6
N

Palet XXXIV

77

HENRY
SAINT-LÉGER.

III.

584569

HENRY SAINT-LÉGER,

OU

LES CAPRICES DE LA FORTUNE.

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE HENRY SIDDONS,

PAR MADAME P***.

TOME TROISIÈME.

Bibliothèque Publique Palatine

PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, rue du Pont-de-Lodi, n.° 3.

M. DCC. VII.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

HENRY S.T-LÉGER.

CHAPITRE PREMIER.

Il y avait dix ans que j'étais soldat, et cette vie errante me fatiguait : j'étais à la Jamaïque, et à cette époque un jeune homme nommé Charles Harleford, auquel j'avais eu le bonheur de sauver la vie dans une action sérieuse, revint dans l'île. Reconnaissant du service que je lui avais rendu, il m'introduisit dans sa famille, qui jouissait d'une grande considération.

Son père avait des plantations très-étendues, et qu'il augmentait

chaque année ; il désirait trouver quelqu'un qui pût inspecter les travaux ; et dès qu'il connut le desir que j'avais de changer d'état, il m'offrit cet emploi. Je l'acceptai avec joie, et l'arrangement qu'il fit avec moi m'était si avantageux, que je ne tardai pas longtems à bâtir une jolie habitation, où je croyais pouvoir dire pour la vie.:

Inveni portum, spes et fortuna valete.
Sat me lusistis, ludite nunc alios.

Mais cette vision était aussi trompeuse qu'elle était séduisante.

Dans ma nouvelle situation, je jouissais du plaisir bien doux d'alléger les peines d'un grand nombre de malheureux. J'avais

toujours considéré avec horreur cette coutume barbare, qui nous fait maltraiter des hommes qui ne diffèrent de nous que par la couleur.

De quels regards touchans les timides esclaves me payèrent, lorsqu'au lieu des coups qu'ils attendaient, je n'employais que la voie de la persuasion ! Harleford m'avoua qu'il gagnait en adoptant cette méthode. Les nègres se portaient bien ; la joie et la reconnaissance les animaient au travail, qui leur paraissait plus doux.

Harleford me traitait avec beaucoup d'égards ; sa maison m'était ouverte, et j'y passais des mo-

mens agréables ; outre ses amis, il recevait souvent des étrangers, presque tous ceux qui arrivaient à la Jamaïque lui étant recommandés.

Il me dit un jour qu'il avait une nouvelle à m'apprendre ; je le pressai de me la faire connaître ; enfin après avoir pendant un instant piqué ma curiosité, il m'apprit qu'il attendait un navire sur lequel se trouvaient Cécilia et Auguste Montauban.

Il y avait si long-tems que j'avais quitté mon pays, que tous ceux qui en arrivaient me paraissaient des amis. Je me rappelais que Cécilia par sa conduite noble

et désintéressée envers la famille du général Grandford, avait excité mon respect et mon admiration. Je ne pouvais imaginer le motif qui l'amenait avec son frère à la Jamaïque.

Harleford m'instruisit que dans sa jeunesse il avait contracté de grandes obligations envers le père d'Auguste. Il avait négligé longtems une dette aussi sacrée; mais ayant appris l'infortune de son bienfaiteur, en même tems que sa mort, il avait écrit à son fils pour l'engager à venir dans l'Inde, où il pouvait espérer de faire sa fortune. Le jeune homme n'avait point accepté, sous prétexte qu'il ne pouvait abandonner la pro-

tection du général Grandford ; mais le principal motif de son refus, était une passion violente pour la fille du Général. Harleford ajouta que M. Grandford étant mort, il s'était élevé des querelles sérieuses entre son fils Frédéric et Montauban, et que ce dernier s'était réfugié avec sa sœur chez une pauvre femme qui leur avait tenu lieu de mère dans leur enfance.

Aussitôt que Harleford eut connaissance de ce qui était arrivé, il avait écrit de nouveau à Montauban et à sa sœur, envers lesquels il lui tardait d'acquitter la dette de la reconnaissance ; et ayant réussi à les déterminer, il

les attendait à chaque instant.

Je me retraçais les aimables qualités de Cécilia, et je fus charmé de pouvoir jouir encore de sa société : une seule circonstance de sa conduite me paraissait inexpliquable ; mon portrait avait été trouvé dans son secrétaire ; cependant, elle m'avait traité avec la plus scrupuleuse réserve, tout le tems que nous avions passé ensemble.

Une sorte de vanité me portait à croire que je ne lui étais point indifférent ; mais alors quelle raison avait elle eu de me montrer tant de froideur ? Je ne pus l'attribuer qu'à la connaissance qu'elle avait du penchant

de son amie, et je l'en estimais davantage.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis cette époque ; il était probable que quelque mortel plus heureux que moi, avait effacé l'impression que j'avais pu faire sur son cœur. Cette idée m'affligea ; j'étais dans une situation agréable ; sans être riche, j'avais une honnête aisance, et il me semblait qu'une compagne telle que Cécilia manquait à mon bonheur : elle partagerait ma tranquillité, me disais-je, elle m'aiderait à consoler les malheureux soumis à mon inspection ; cet emploi est si doux pour une femme sensible, qui a connu l'infortune !

Abandonnée, ainsi que moi, sur le vaste océan de la vie, Cécilia ne peut être ambitieuse ; enfin tout m'assurait que nous étions formés *l'un pour l'autre.*

J'attendais le navire avec anxiété ; il arriva enfin, et Harleford reçut le frère et la sœur avec autant de joie que s'ils eussent été ses propres enfans.

Je m'empressai d'aller les voir : Montauban me reçut avec froideur, mais Cécilia cherchait en vain à ne montrer que de la politesse ; ses yeux étaient trop expressifs pour ne pas déceler l'agitation de son ame ; elle tremblait, et ses joues se colorèrent de la plus vive rougeur. Le tems,

sans altérer ses traits, avait donné plus de dignité à ses manières. La bonté, la douceur, toutes les vertus se peignaient sur sa figure.

Le jeune Harleford ne la vit pas sans être ému ; je fus frappé de l'attention avec laquelle il la considérait.

J'eus bientôt occasion de me trouver seul avec Montauban, et lui exprimai ma surprise de l'accueil que j'avais reçu de lui ; je le priai de m'expliquer le motif de sa froideur, qui devait me paraître étrange, puisque nous nous étions quittés à Londres parfaitement réconciliés.

Il me répondit que sa franchise

ne lui permettait pas de me cacher qu'à son départ de l'Angleterre, il régnait un soupçon sur mon compte qui ne s'accordait point avec les principes d'honneur qu'il m'avait connus autrefois.

Choqué de ce préambule, je le conjurai de ne pas me tenir en suspens, et de m'apprendre tout ce qui s'était passé depuis que j'avais quitté mon pays natal.

« Je suis forcé, » me dit-il, « de retracer quelques circons- « tances qui suivirent votre dé- « part de Londres, et qui vous « sont inconnues ; après quoi, « votre parole me suffira pour

« vous condamner ou vous ab-
« soudre. »

Il m'apprit qu'aussitôt que je fus embarqué, Cécilia était retournée chez son amie : charmée de la revoir, Augusta lui fit de tendres reproches sur la cause de sa retraite. Cécilia avait été chez la bonne Jane Wildfire ; elle avoua à son amie qu'outre le desir d'éviter Frédéric, un autre motif l'avait déterminée à la quitter. Elle éprouvait un sentiment qui pouvait par la suite détruire son repos et celui de sa chère Augusta ; elle n'avait pu se prémunir contre une inclination naissante ; mais elle pouvait fuir le danger de s'y livrer.

Cécilia n'avait point, ainsi que miss Grandford, des sentimens exaltés. Naturellement timide, elle regardait l'opinion publique comme un objet de la plus sérieuse importance, et elle eût tout sacrifié plutôt que de s'exposer au blâme.

Elle connaissait le penchant de son amie, tout lui faisait croire qu'il serait réciproque ; elle vit qu'un plus long séjour chez le Général ne pouvait qu'augmenter le trouble que son frère était sur le point d'y faire naître. Ainsi la sagesse et la prudence lui faisaient un devoir de partir.

Cécilia retrouva son amie dans un état inquiétant, elle avait sup-

porté son chagrin avec dignité ; mais sa fierté et son repos étaient également blessés. Elle languit pendant plusieurs années. Son père alarmé de quelques symptômes fâcheux, consulta les plus habiles médecins, qui déclarèrent que les voyages étaient le seul remède. Cécilia l'accompagna dans le midi de la France, avec Jane Wildfire ; et sa santé devenait meilleure, lorsque la mort de son père la rappela en Angleterre.

Le Général, en mourant, divisa ses propriétés par portion égale entre Frédéric et Augusta. Le jeune homme se trouva choqué de ce partage ; il pensait qu'étant fils aîné, il devait hériter de la

fortune entière, et que sa sœur devait être dépendante de sa bonté.

Il imagina que plus riche, Augusta offrirait de nouveau sa main à celui qui possédait son cœur ; et qu'il verrait passer le bien qui lui appartenait, dans les mains d'un homme qu'il haïssait mortellement.

« Maintenant, » ajouta Montauban, « je reviens au point « essentiel. — A la mort de son « père, Frédéric sollicita de nou- « veau la main de ma sœur, qui « refusa ses propositions. Le sou- « venir du portrait de son rival se « retraçant à son imagination, « Henry Saint-Léger lui parut un

« être créé pour son tourment, et « pour être le destructeur de sa « fortune et de son bonheur.

« Egaré par la passion, il se « plaignit vivement à moi des « refus de ma sœur ; je lui ré- « pondis que dans une circons- « tance aussi délicate, je ne pou- « vais que le plaindre, Cécilia « étant libre de sa main. Il me « fit alors une querelle si sérieuse, « que j'abandonnai la commis- « sion qui m'avait été donnée par « son père, bien résolu de ne pas « me soumettre aux caprices de « ce jeune tyran. Augusta sup- « plia ma sœur de ne pas l'aban- « donner ; mais Cécilia sentit « qu'elle ne pouvait habiter plus

« long-tems la même maison que « Frédéric, et elle la quitta avec « moi.

« Peu de tems après, nous ac- « ceptâmes l'asile que Harleford « nous offrit ; et en conséquence « de cet arrangement, nous nous « embarquâmes, avec la bonne « Jane Wildfire qui nous a suivis « à la Jamaïque. »

Il n'y avait rien dans ce discours qui pût me faire paraître coupable ; et lorsque Montauban cessa de parler, je lui en témoignai ma surprise.

« Ce qui me reste à vous dire, » ajouta-t-il, « exige quelque mé- « nagement ; mais comme je vous

« crois franc et généreux, je serai « sincère. Cécilia vous aime, et « si vous pouviez la chérir autant « qu'elle le mérite, je ne connais « point d'homme que je préfé- « rasse pour beau-frère à Henry « Saint-Léger. »

— « Et moi, » repris-je vive- ment, « je n'ai jamais désiré pour « épouse que Cécilia. »

— « Il suffit, » dit Auguste, « je puis maintenant vous dire « ce qui m'a inquiété.

« Avant notre départ de Lon- « dres, Augusta disparut tout-à- « coup. Toutes les démarches que « l'on fit pour la découvrir ont « été vaines. Son frère soupçonna

« qu'elle était venue à la Jamaï-
« que ; si cela est vrai, elle doit
« y être arrivée avant nous. Di-
« tes-moi, Saint-Léger, si vous
« avez pris part à sa fuite. »

— « Est-il nécessaire, après ce
« que je vous ai dit, de déclarer
« que non ? Pouvez-vous, Mon-
« tauban, me croire perfide à ce
« point ? »

— « Henry, pardonnez-moi. »

Nous nous embrassâmes ; quelques larmes furent données à la mémoire d'Augusta, que nous présumions avoir péri dans sa téméraire entreprise.

Après cette explication, la bonne harmonie s'établit entre nous. Je

ne ferai point le récit de mes entretiens avec Cécilia, je n'étais plus jeune, elle avait vingt-huit ans, et nous n'étions plus d'âge à soupirer tout le jour, ni à nous égarer dans des prairies émaillées de fleurs. Notre attachement n'était point fondé sur un caprice, nous nous aimions, parce que nous étions persuadés de nous rendre mutuellement heureux.

CHAPITRE II.

Le jeune Harleford avait prié Montauban de parler en sa faveur à Cécilia. Cependant dès qu'il connut nos engagemens, il sacrifia son penchant à l'honneur et à la reconnaissance. Il regardait comme une action indigne, d'offrir son cœur à une femme qui avait déjà donné le sien, et son devoir lui défendait de chercher à troubler le bonheur d'un ami auquel il devait la vie.

Le jour heureux qui devait m'unir à Cécilia, fut enfin fixé. Le mois

qui le précédait fut une fête continuelle. Montauban était satisfait. M. Harleford réunissait chaque jour une société choisie : son fils partageait notre joie, et Jane Wildfire se mêlait à la danse des nègres, ou leur racontait ses exploits.

Cette humble créature était d'un caractère trop remarquable, pour que son histoire ne soit pas intéressante. Je ne crois pas que vous puissiez regretter d'en apprendre les détails.

Histoire de Jane Wildfire.

« Son père était soldat ; et après de longs services et la perte d'une jambe, il reçut son congé. En ar-

rivant chez lui, il trouva sa femme et ses deux enfans en bonne santé, vivant du fruit d'un travail pénible et qui leur suffisait à peine.

« Jane était d'une force extraordinaire pour une femme ; elle ne redoutait aucuns travaux, et son courage lui faisait supporter la fatigue sans murmurer.

« L'apparition soudaine du vieux Woodlock fut un surcroît bien lourd pour cette pauvre famille. Cependant que ne ferait-on pas pour un père ? Ils redoublèrent d'ardeur ; et le vieillard, sensible à l'affection de ses enfans, cherchait à adoucir leurs travaux en leur racontant les batailles dont il avait été témoin.

« Tandis qu'il faisait ce récit, Jane éprouvait une sensation inconnue qui l'enflammait; elle ne rêvait que siéges et combats. Son père, enchanté, tailla un morceau de bois en forme de fusil, lui enseigna l'exercice et les manœuvres militaires. Elle oublia presque qu'elle était femme; et si quelque voisin lui faisait affront, elle le faisait repentir de sa témérité.

« La maladie de son frère Tom réduisit cette triste famille dans la plus affreuse détresse. Dans ce moment malheureux, l'arrivée d'un homme riche qui venait habiter dans le voisinage, leur fit concevoir de grandes espérances.

« Cet étranger était le capitaine

Popinjai, jeune gentilhomme, auquel le vieux Woodlock avait rendu un service essentiel. Le capitaine, en rejoignant son régiment, avait toutes les qualités d'un jeune homme du bon ton; mais il ignorait totalement les devoirs d'un officier. Il commit tant de bévues, que son commandant le menaça de porter plainte au Général.

« M. Popinjai aurait certainement éprouvé quelque mortification, si le hasard ne lui eût donné Woodlock pour domestique. Le vieux vétéran, sincèrement attaché à son maître, lui offrit de lui faire surmonter toutes les difficultés; et mit tant de zèle à le for-

mer, qu'à la prochaine revue, Popinjai fit exécuter des manœuvres avec un ordre et une célérité qui lui méritèrent les éloges du Général, et la promesse d'un avancement rapide.

« Le capitaine, flatté de ce succès, jura de récompenser le vieux soldat, et de lui assurer un sort tranquille. Cependant son avancement lui fit quitter le régiment avant d'avoir réalisé sa promesse. Woodlock n'en avait plus entendu parler ; mais il se flattait de trouver en lui un protecteur et un abri contre le besoin.

« La propriété qui joignait celle du capitaine, était occupée par

M. Scamper. Cet homme était d'une grande importance dans le pays pour ceux qui aspiraient à l'élection, et M. Popinjai avait le projet ambitieux de devenir membre du parlement.

« Avant le retour de Woodlock au sein de sa famille, Jane s'était attiré la disgrace du redoutable Scamper, dont le caractère à-la-fois souple et tyrannique le rendait l'ami des grands et la terreur des malheureux.

« Quoique Jane soit maintenant si difforme, il fut un tems où sa beauté la faisait remarquer. Un gentilhomme nommé Whiffleton étant venu passer quelque tems

chez Henry Scamper, Jane attira son attention. Persuadé que cette fille ne devait point lui résister, il envoya son valet lui faire des propositions, et la prévenir qu'il l'attendait à quelque distance de sa chaumière. Jane, en qui la sagesse égalait le courage, conduisit ce valet à sa mère et le pria de lui répéter son message. La bonne femme en apprenant le dessein criminel que Whiffleton avait formé contre l'honneur de sa fille, saisit le malheureux domestique par les oreilles; et après l'avoir sévèrement puni de son ambassade, elle le logea dans une armoire, où elle l'assura qu'il resterait jusqu'à ce que son maître eût éprouvé les effets de sa vengeance.

« Jane se chargea du châtiment de ce jeune audacieux : elle alla à sa rencontre, affecta le sourire le plus gracieux; et lui témoignant le desir de s'éloigner, elle le dirigea vers un fossé bourbeux qui lui était bien connu. Le jeune homme voulut obtenir quelques faveurs ; Jane résistait ; il employa la force. Dans ce moment elle le repoussa si vigoureusement, qu'il tomba au milieu du fossé, où il se trouva aussitôt couvert de boue. Après cet exploit, Jane courut en riant délivrer le valet, qui s'empressa d'aller au secours de son maître ; et celui-ci qui s'était vanté de triompher de la vertu de Jane, éprouva les plus piquantes railleries de ses amis.

« Cependant M. Scamper connaissait trop ses intérêts pour courir le risque d'offenser une famille aussi puissante que celle des Whiffletons. Il fit dire à Jane que si elle ne venait pas faire ses excuses, il saurait punir sa mère aussi bien qu'elle de l'indécence de leur conduite. Jane répondit, qu'elle ne craignait point ses menaces, qu'elle avait dû défendre son honneur, et que M. Scamper lui-même n'aurait pas été plus ménagé en pareille circonstance.

« L'arrivée de M. Popinjai était pour cette pauvre famille un événement heureux; elle se flattait de trouver en lui une puissante protection contre la tyrannie de

M. Scamper. Woodlock s'empressa d'aller le saluer; mais quelle fut sa surprise quand, au lieu de la réception à laquelle il s'attendait, le capitaine lui demanda s'il était le père de la femme audacieuse qui avait manqué à son ami M. Scamper. Le vieux soldat répondit avec fermeté, qu'il ne pouvait blâmer Jane de s'être conduite comme devait le faire une fille honnête.

« Je connais votre misère, » dit le capitaine, « et je puis vous donner quelque bagatelle, à condition que votre fille consentira « à demander pardon à M. Scamper et à son ami. »

« Le vieillard, en découvrant

ses cicatrices, conjura Popinjai de considérer que la fille d'un soldat, aussi bien que celle d'un général, avait son honneur à défendre, et que Jane avait rempli son devoir. Le capitaine en courroux lui ordonna de sortir.

« Déterminé à perdre le malheureux qu'il n'avait pu abaisser, Popinjai répandit que Woodlock était un mauvais sujet, auquel il avait fait tout le bien possible lorsqu'il servait dans son régiment, et qu'il n'en avait reçu que des marques d'ingratitude. Jane ne trouva plus d'ouvrage ; son frère était mort. Enfin cette triste famille n'avait pas un schelling pour payer le loyer échu.

« L'intendant de M. Scamper vint les voir dans cette situation déplorable ; il assura Jane que si elle voulait être prudente, elle pouvait tout réparer. Elle le pria de lui dire ce qu'il fallait faire : il nomma Whiffleton, et fit des conditions si malhonnêtes, qu'elle le mit dehors. Cet homme ne fut pas plutôt rentré chez son maître, que Woodlock reçut ordre de quitter sa chaumière sous trois jours.

« Dans cette détresse, ils ne savaient où se réfugier, lorsqu'ils trouvèrent un ami dans Robert Wildfire. Ce jeune homme aimait Jane depuis long-tems ; mais une querelle sérieuse qu'il eut avec elle, les avait brouillés ; et Robert aban-

donnant sa maîtresse, s'était retiré chez sa mère dans un village à quelque distance. Dès qu'il apprit la conduite de Jane envers Whiffleton, il se persuada qu'elle l'aimait toujours ; et se regardant comme la cause de ses malheurs, il vint lui offrir sa main, proposant en même tems à ses parens de venir chez sa mère, où ils pourraient vivre tranquilles.

« Cet arrangement était trop convenable pour ne pas l'accepter. Woodlock et sa femme furent ainsi établis dans une autre paroisse, dont le seigneur était l'ennemi de Scamper. Dès qu'il sut ce qui leur était arrivé, il les prit sous sa protection, dans la vue

de mortifier un homme qu'il détestait.

« A cette époque, la guerre fut déclarée aux Américains. Robert imagina que le produit de son engagement serait d'un grand secours à sa famille. Il consulta sa femme ; et Jane, qui se glorifiait d'avoir un soldat pour époux, voulut suivre Robert à l'armée.

« Peu de femmes eurent la permission de s'embarquer. Jane s'estimait heureuse d'être de ce petit nombre, et elle se trouva bientôt avec son mari sur les terres hostiles de l'Amérique.

« Le bruit et la confusion dont elle fut témoin, avaient tant de

rapport avec le récit de son père ; qu'elle ne fut pas étourdie de cette scène ; mais les marches pénibles, la soif, tous les maux de la guerre l'auraient fait repentir de son entreprise, sans son amour pour Robert, dont elle suivait tous les pas.

« Un jour, après avoir traversé une rivière, ils rencontrèrent l'ennemi, dont les forces doublaient la nôtre. Une action sérieuse commença : les Anglais étaient affaiblis par la fatigue et la faim ; les Américains, au contraire, pourvus de tout, encouragés par leurs femmes, qui leur servaient des liqueurs fortes, étaient enflammés jusqu'à la fureur. Nos troupes se

battirent en désespérées. Accablées enfin par le nombre, elles furent forcées de battre en retraite. Jane s'emparant du sabre d'un soldat mort, ne quitta pas les côtés de son cher mari.

« Ils aperçurent, à quelque distance, des soldats ennemis emmenant un prisonnier, qu'ils reconnurent bientôt pour le colonel Montauban, dont la clémence avait sauvé Robert de la sentence fatale prononcée contre lui.

« Les ennemis étaient au nombre de trois; mais la reconnaissance du mari et de la femme les détermina à tout entreprendre pour délivrer leur bienfaiteur. Jane se battit avec un courage sur-

naturel, et son intrépidité ne connut de repos que lorsqu'elle vit Montauban libre. Cette action généreuse lui occasiona la perte d'un œil et plusieurs blessures.

« Tandis que le général Grandfort était colonel, il fut grièvement blessé. Jane lui prodiguait des secours, quand un soldat s'avança pour lui brûler la cervelle. Elle reçut le coup dans la mâchoire, en voulant garantir le Général ; et malgré sa blessure, elle ajusta si bien le soldat, qu'il ne se releva point.

« Son mari perdit la vie dans les combats. Jane fut inconsolable de cette perte ; car son ame était

aussi sensible que sa constitution était robuste.

« Lorsqu'elle revint en Angleterre, ses parens étaient morts. Montauban n'oublia pas ce qu'elle avait fait pour lui. Elle vécut heureuse jusqu'à la mort de son protecteur, et rendit à ses malheureux enfans tout le bien qu'il lui avait fait.

« Le général Grandfort en retirant chez lui les deux orphelins, répara la négligence dont il s'était rendu coupable envers Jane. Il lui assura une modique pension, à l'aide de laquelle cette femme vertueuse faisait encore du bien. Elle soutint Cécilia pendant son absence de chez le Général. Enfin elle n'était jamais plus heureuse

que lorsqu'elle pouvait témoigner sa reconnaissance.

« A la mort du Général, Frédéric se conduisit très-mal envers elle. Montauban et sa sœur, touchés de sa constante affection, la firent consentir à s'embarquer avec eux pour la Jamaïque. »

Telle est l'histoire de cette femme, pauvre, mais sublime par sa vertu et par sa fidélité. Si Jane eût été la femme d'un général, son nom serait inscrit sur la liste des héroïnes; et si la fortune eût secondé son courage, elle serait aussi célèbre que la pucelle d'Orléans ou Jane de Montfort.

CHAPITRE III.

J'ai interrompu le récit des événemens qui me sont arrivés, par l'histoire de Jane Wildfire; je vais maintenant le reprendre.

Je vous ai déjà dit que le jour de mon mariage avec Cécilia était fixé, et que cette circonstance avait répandu la joie autour de nous. Cette félicité fut altérée par un événement singulier.

J'avais chez moi une négresse nommée Barbara; cette femme prenait soin de ma maison, et j'avais gagné son affection en

achetant son fils, que je plaçai près d'elle. Un soir en rentrant je la trouvai baignée de larmes. Je lui en demandai la cause ; elle était si émue, qu'elle put à peine me répondre.

« Tout le monde aime bon « maître ; belle dame pas craindre « la mer pour voir bon maître. « Belle dame venue dans grand « navire ; parler moi de bon maî- « tre ; dit lui bon, lui grand. Moi « conter à belle dame ; bon maître « voir moi pleurer pour Tombo ; « cœur déchiré pour Tombo. Ren- « dre Tombo à pauvre mère ; pau- « vre mère serrer Tombo sur sein « palpitant, et bon maître dit plus « jamais séparer. Oh Dieu bénir

« père à malheureux nègres ; lui « toujours, toujours content. »

Cette pauvre créature pleurait au point que je ne pus en tirer d'autre réponse, et je ne pouvais former la moindre idée de ce qu'elle voulait dire. Je fus tout-à-coup tiré de mes réflexions par un bruit assez violent, et Montauban parut devant moi dans la plus grande agitation. Je m'informai de la cause de sa visite.

« La cause, Monsieur, pouvez-« vous la demander au frère de « Cécilia ? Lisez cette lettre, et « jugez quels doivent être mes « sentimens. »

Je pris la lettre qu'il me présentait, et lus ce qui suit :

A Auguste Montauban.

« J'espère que vous croirez à « l'assurance que je vous donne « qu'il n'existe plus dans mon « cœur la moindre inimitié con- « tre vous. Ne pensez pas non « plus que cette lettre soit l'effet « de ma jalousie, envers l'homme « qui a détruit toutes les espéran- « ces de bonheur que j'avais fon- « dées sur mon union avec Cé- « cilia.

« Vous savez à quel point j'ai « chéri votre sœur. Ne serais-je « pas un monstre si je souffrais « que la femme que j'ai adorée, « unît sa destinée au plus infâme « hypocrite qui puisse faire la

« honte de l'humanité. Dois-je
« écrire le nom de Henry Saint-
« Léger? Aussitôt la disparition
« de ma sœur, je connus que lui
« seul était cause de son déshon-
« neur. Ce serpent nourri dans le
« sein de mon père, arraché par
« sa bonté à la plus vile indigence,
« a répandu la honte sur la famille
« de son bienfaiteur. Cette idée
« bouleverse mes sens.

« Tous mes soupçons sont con-
« firmés. Augusta, Augusta, sup-
« posée mourante, a trouvé assez
« de forces pour endurer des fa-
« tigues inouies en poursuivant
« son infâme amant. Tout m'est
« connu : elle a pris passage pour
« l'Inde sous un nom emprunté;

« le navire sur lequel elle s'est em-
« barquée a été pris par un cor-
« saire, qui l'a conduite en France.
« Dès que sa liberté lui a été ren-
« due, elle a fui sur les ailes de
« l'amour vers l'indigne Saint-
« Léger : onze années n'ont pu
« calmer la violence de sa passion
« pour cet ingrat. Melross lui-
« même est mort en le maudis-
« sant.

« Celle qui fut ma sœur doit
« être à la Jamaïque : abandonnez-
« la ; elle le mérite : mais Cé-
« cilia est innocente ; Cécilia ne
« doit point être la victime d'un
« malheureux, d'un traître. Con-
« seillez à ce monstre de laisser
« l'Océan entre nous. S'il reparaît

« ici, je jure qu'il éprouvera la « vengeance de

« Frédéric Grandford. »

« Malheureux frère d'une ai- « mable fille, » m'écriai-je, « à « quel délire t'a poussé l'affreuse « jalousie ! »

— « Vous ne savez donc pas ?... »

— « Auguste, je vous ai dit que « je n'étais point un traître : ne « me réduisez pas à une affreuse « nécessité ; c'est la troisième fois « que vous m'outragez par d'in- « dignes soupçons. »

— « Mon frère, pardonnez à « Montauban. »

— « Ce nom efface tout. »

En ce moment Barbara introduit une dame qui, levant son voile, nous découvrit les traits d'Augusta. « Miss Grandford ! » s'écria Montauban. Il me regardait avec surprise ; il craignait de m'accuser : cependant il ne savait qu'imaginer de cette apparition.

« Oui, Saint-Léger, » dit Augusta, « je suis la femme infor-« tunée qu'il a nommée : cepen-« dant ne croyez pas que je vienne « troubler votre bonheur. Je ne « suis ici que pour accomplir un « acte de justice. »

« Expliquez-vous, Madame, » m'écriai-je ; « vengez mon hon-« neur outragé : suis-je un infâme

« séducteur ? vous ai-je entraînée
« loin de votre frère ? »

— « Grand Dieu ! qui pourrait
« vous accuser ainsi ? Non, Saint-
« Léger ; mon frère ne cherche à
« vous noircir que par esprit de
« vengeance : il sait que sa tyran-
« nie seule m'a forcée de le fuir.
« Son projet était de me faire
« épouser un homme que je n'ai-
« mais point, et dans lequel sa
« cupidité trouvait un grand avan-
« tage. J'ai résisté long-tems à ses
« menaces, à ses reproches ; enfin
« je le quittai sans l'instruire du
« lieu de ma retraite. Je restai
« quelque tems chez une parente
« éloignée ; et ma santé devenant
« chaque jour plus languissante,

« je résolus de chercher Cécilia
« jusque dans l'Inde : l'amitié me
« parut le seul refuge où je pusse
« mourir en paix. Je sais qu'il
« me reste peu de tems à vivre ;
« mais j'ai rempli mon dessein :
« Cécilia recevra mon dernier sou-
« pir ; et la fortune dont je puis
« disposer, aidera cette amie si
« chère à soulager les malheu-
« reux. »

La faiblesse et la fatigue avaient altéré ses traits : on voyait que son existence ne tenait qu'à un souffle. Nous envoyâmes chercher Cécilia. L'entrevue des deux amies fut déchirante. Une abondance de larmes soulagea leur émotion, et miss Montauban prodigua les

plus tendres soins à son Augusta.

Harleford la reçut chez lui, où elle fut traitée avec tous les égards dus à sa position. Montauban sentit renaître dans son cœur un feu mal éteint ; mais Augusta avait une dignité, dans sa mélancolie, qui interdisait tout espoir.

Sa faiblesse augmentait chaque jour. Cécilia, par une délicatesse qui me la rendit plus chère, désira que notre mariage fût reculé : une telle cérémonie lui semblait barbare, dans la position où se trouvait son amie.

Nous mettions tous nos soins à lui faire espérer sa guérison, à lui faire entrevoir des jours heu-

reux ; mais elle ne s'abusait pas sur son danger. La vie d'ailleurs n'avait rien d'attrayant pour elle, et elle attendait la mort avec résignation. Elle n'était coupable que d'une seule faute ; c'était d'avoir méprisé l'opinion publique. Elle attribuait à cette erreur les chagrins dont elle était la victime.

Ses propriétés se perdaient avec sa vie ; mais elle avait conservé sur ses revenus une somme qu'elle insista pour faire accepter à Cécilia. Nous ne voulûmes pas la blesser par un refus opiniâtre : cependant, je résolus de remettre fidèlement à son frère tout ce qu'elle pourrait laisser. Les lois

m'autorisaient à le garder ; mais ma conscience m'en eût fait un reproche, malgré la conduite injuste de Frédéric envers moi.

Augusta exhala son dernier soupir dans le sein de son amie. Je n'ai pas besoin de dire combien sa perte me coûta de regrets. J'étais en quelque sorte la cause de ses chagrins. Cependant, plus je réfléchissais à ma conduite, plus j'étais persuadé que je n'aurais pu agir différemment. Quel bonheur peut procurer à sa compagne, celui qui se marie par intérêt ? La pauvreté et la mort ont-elles rien de comparable à une telle union ?

Après avoir rempli les derniers

devoirs de l'amitié, nous donnâmes aux regrets le tems de s'adoucir, et je devins alors l'heureux époux de Cécilia.

J'avais correspondu fréquemment avec ma mère, depuis que mon sort était devenu favorable. Je l'instruisis de mon mariage, en la conjurant de venir vivre avec un fils qui la chérissait, et une fille qui aspirait après le bonheur de lui donner toutes les marques du respect et de l'affection.

Ma mère me répondit avec sa bonté accoutumée : elle bénissait mon union, et m'en félicitait. Son seul regret était de ne pouvoir

se mettre en route pour le moment ; sa santé était languissante : cependant elle ne doutait pas de reprendre assez de force pour venir partager notre bonheur. Quelques années s'écoulèrent sans que notre félicité fût interrompue : il ne manquait pour la rendre parfaite, que la présence d'une mère chérie.

Deux charmans enfans embellissaient notre ménage ; nous conservions l'amitié de Harleford : son fils, ainsi que Montauban, étaient avantageusement mariés ; tout riait autour de nous. Je n'étais pas riche ; mais j'avais assez pour être généreux, et trop pour être pauvre. Mes enfans grandis-

saient. Mes enfans ! souvenir douloureux !

Je reçus une lettre de ma mère : elle était en danger ; cependant elle n'espérait pas que je traversasse les mers pour venir la voir : elle était trop généreuse pour exiger un si grand sacrifice. La nature m'ordonnait de partir : je savais que ma présence adoucirait ses derniers momens ; et je me serais méprisé moi-même, si j'avais hésité à remplir ce devoir sacré.

J'en parlai à ma Cécilia, qui me supplia de la conduire avec moi. Nous convînmes d'emmener notre jeune fils en Angleterre,

et de confier notre fille aux soins de Montauban et de son épouse.

Notre traversée fut heureuse : j'anticipais le plaisir d'embrasser ma mère ; mon cœur palpita de joie à la vue de sa demeure. — Je frappe. — Une femme âgée se présente. Dès qu'elle sut qui nous étions, ses larmes m'annoncèrent mon malheur. O moment affreux ! ma tendre mère, la bonne, la vertueuse Amélia Saint-Léger n'était plus !

Je joignis au regret de la perdre, celui de n'avoir pu lui faire rendre les derniers devoirs. La vieille femme excita ma surprise, en m'apprenant qu'un homme respectable avait offert à ma bonne

mère toutes les consolations de l'amitié. Elle l'avait chargé, au lit de la mort, de ses dernières volontés, et semblait heureuse de l'avoir près d'elle dans ses derniers momens.

Cet étranger avait fait élever une tombe modeste à sa mémoire ; et pendant quelques jours, sa conduite avait paru étrange à tout le voisinage. Il visitait assidument le tombeau d'Amélia, malgré le vent et la pluie, et passait des heures entières à genoux, les yeux fixés au ciel.

Personne ne savait qui il était ; mais les pauvres le bénissaient, car il avait déposé chez le curé une somme considérable, pour être

distribuée au nom d'Amélia. Enfin, il avait répandu ses bienfaits jusque sur cette bonne femme, qu'il avait chargée de garder la maison jusqu'à son retour.

« Qui que tu sois, vénérable « étranger ! » m'écriai-je, « puisse « le Ciel te récompenser de ta « piété ! »

Je m'acheminai avec Cécilia et mon enfant, vers le tombeau de ma mère. Une inscription, placée par l'ordre du généreux inconnu, retraçait les vertus d'Amélia. Je me prosternai avec ma femme sur ces restes sacrés, et mon petit ange joignit le pur encens de ses prières aux nôtres. Le Ciel reçut nos vœux ; car après avoir rempli

ce devoir, je me trouvai plus calme : une douce mélancolie avait remplacé dans mon cœur l'amertume de la douleur.

Il me restait encore une obligation à satisfaire. J'avais, dans le tems, prévenu Frédéric Grandford, que je tenais à sa disposition la somme laissée par sa sœur. Il ne m'avait point répondu ; et lorsque je quittai l'Inde, j'emportai avec moi cet argent, dont je ne voulais nullement profiter. Je mettais même une sorte d'amour-propre à le convaincre, par cette conduite, qu'il avait eu tort de me traiter avec autant de mépris qu'il l'avait fait. C'était là tout ce qui pouvait maintenant

me retenir en Angleterre : cet objet terminé, je comptais retourner dans ma paisible habitation, et y finir mes jours au sein de l'amitié.

« O projet trop flatteur ! tu ne « devais jamais, jamais te réa- « liser. »

Je pris une voiture ; et en arrivant à Londres, j'écrivis une lettre polie à Frédéric, pour lui demander une entrevue. Il se rendit aussitôt chez moi, accompagné d'un ami. Son regard farouche m'annonça que son ressentiment n'était point calmé. Il plaça deux pistolets sur la table, en disant que c'était là la seule manière dont il pouvait terminer ses comptes avec un perfide.

Il est des insultes que l'homme le plus patient ne saurait supporter. Je saisis un de ces instrumens de mort ; mais dans le même moment je fixai Frédéric : il avait une ressemblance si parfaite avec l'infortunée Augusta, qu'un mouvement involontaire me fit frémir. Je jetai loin de moi l'arme meurtrière, et suppliai Frédéric de m'écouter un seul moment. Sa fureur redoubla ; il arme son pistolet, le dirige vers mon front. Je retins fortement son bras. Je tâchai encore de l'adoucir : tout fut inutile ; et dans les efforts qu'il fit pour exécuter son coupable projet, le coup partit au moment où le pistolet se trouvait tourné contre sa poitrine : il

tomba à mes pieds, baigné dans son sang. Son ami, témoin de ce malheur, s'évada sur-le-champ. Je bandai la plaie de Frédéric; je fis tout pour le rappeler à la vie. — Hélas! tous mes soins furent inutiles; il n'existait plus.

Plusieurs personnes entrèrent dans ma chambre. Toutes les circonstances déposaient contre moi: j'étais couvert du sang d'un homme expirant, et le pistolet se trouvait près de moi. Je fus arrêté. Ma femme, attirée par le bruit, se précipita dans l'appartement. Quel spectacle affreux s'offrit à sa vue! son époux, autrefois si heureux, si paisible, accusé maintenant d'un meurtre! — O ciel! quel chan-

gement horrible ! Cependant Cécilia me connaissait trop pour me soupçonner capable d'un crime : elle rassembla toutes ses forces, et se conduisit avec la dignité que lui inspirait la certitude de mon innocence.

Je fus conduit en prison, et traité comme un meurtrier. J'étais dans une situation qui m'eût réduit au désespoir, sans les consolations de mon épouse. Cécilia, par l'élévation de ses sentimens, me fit rougir de ma faiblesse ; son exemple ranima mon courage, et je résolus de supporter mon sort avec résignation.

Cependant le moment de mon interrogatoire approchait. Je n'a-

vais point d'amis en Angleterre ; pouvais-je ne pas frémir en songeant aux conséquences qui suivraient ma condamnation ? J'étais innocent ; mais tout m'accusait. Je pouvais subir une mort ignominieuse : quel serait le sort de ma femme, de mes enfans ! Oh ! qui pourrait se retracer des idées si horribles, et ne pas se livrer au désespoir ?

J'étais dans cet état cruel, lorsque des nouvelles affreuses vinrent achever de m'accabler.

Un ouragan terrible avait détruit mon habitation à la Jamaïque ; ma fille, et tous mes amis avaient péri victimes de ce fatal événement. Jane Wildfire se trou-

vant par hasard éloignée de cette scène épouvantable, elle avait pris passage sur un navire pour venir rejoindre ses maîtres.

Vertueuse Cécilia, toi seule m'empêcha de perdre la raison, lorsqu'à mes chagrins vint se mêler la douleur d'avoir perdu ma fille, et tout ce que je possédais dans le monde.

O vous ! dont la pauvreté est le partage, que la tendresse conjugale soit votre soutien ; alors le riche, au lieu de vous mépriser, vous considérera comme un objet d'envie.

Tandis que je m'abandonnais au regret d'avoir perdu ma fille,

Cécilia prit un moyen efficace pour me rappeler à la raison ; elle me présenta mon fils. Mon père ! dit cette innocente créature. Ce mot, cette voix touchante, me tirèrent de mon délire ; mon cœur s'élança vers cet ange consolateur, je le serrai contre mon sein. Je — Je ne peux continuer.

CHAPITRE IV.

Le jour de mon jugement arriva, je me flattais que celui dont la vie est confiée au jugement de douze hommes respectables, n'avait rien à redouter quand son cœur était innocent. Cependant les apparences étaient contre moi ; l'ami de Frédéric témoin de sa mort pouvait seul me disculper, il n'avait point reparu, et j'ignorais jusqu'à son nom : ainsi mon existence dépendait du hasard.

Mon interrogatoire se fit avec impartialité. Je le supportai avec

plus de force que je n'osais l'espérer ; enfin la vérité pénétra mes juges, et je fus déclaré innocent. Au moment où ma sentence fut prononcée, mes yeux se couvrirent d'un nuage, ma tête s'égara, et j'aurais infailliblement perdu connaissance, sans un violent éclat de rire qui me fit revenir à moi. Il provenait de ma pauvre domestique. Jane Wildfire s'était mêlée dans la foule, et aussitôt que mon jugement fut prononcé, oubliant le lieu où elle se trouvait, ses transports de joie éclatèrent d'une manière si extraordinaire, qu'on la prit pour une insensée.

Lorsque je retournai en prison, je trouvai Cécilia dans un état af-

freux ; la terreur que lui inspirait la sentence d'où dépendait mon sort, avait anéanti son courage ; elle éprouva des attaques de nerfs violentes, dont les soins assidus de Jane eurent beaucoup de peine à la faire revenir.

J'étais libre enfin, mais sans ressources. L'événement fatal qui m'avait privé de mes amis, avait détruit ma propriété. Melross était mort, et mon libraire avait quitté Londres ; ainsi je me trouvais sans parens, sans état pour soutenir l'existence de ma petite famille, car je ne considérais pas comme ma propriété, l'argent que je n'avais pu rendre au malheureux Frédéric.

Jane ne voulait point nous être à charge : lorsqu'elle vit notre position, elle se décida à retourner au village et à travailler. Animé par le desir de préserver du besoin deux êtres plus chers que ma vie, je résolus de suivre l'exemple de cette humble créature, et de ne devoir mon existence qu'à mon travail.

Je vendis aussitôt le peu de bijoux que Cécilia avait apportés, et j'achetai une petite chaumière et un jardin, dont on m'assura que le produit était excellent : là je me retirai avec ma famille. Jane Wildfire m'aidait dans mes travaux ; elle allait au marché avec les productions du jardin,

et chacun contribuait au soutien de tous. Ma bonne Cécilia était la plus à plaindre. Cécilia élevée dans l'aisance, était peu propre aux occupations rustiques; cependant jamais elle ne murmura; toujours douce, attentive, elle s'estimait heureuse quand elle était près de moi; le monde n'excitait ni son envie ni ses regrets.

Jours heureux ! la paix, la santé étaient notre partage, pourquoi faut-il que vous ayez été suivis de chagrins déchirans ! pourquoi n'ai-je pu passer le reste de ma vie dans la solitude et le travail !

L'indisposition de mon fils vint troubler notre félicité; il fut atta-

qué d'une fièvre ardente. Quelle inquiétude peut égaler celle que nous inspire l'être qui nous doit la vie ? Avec quelle anxiété je le veillais ! Un instant de repos me rendait l'espérance ; si je le voyais agité, mes craintes ne connaissaient plus de bornes. Mon fils guérit. — Il guérit hélas ! pour un destin horrible, dont le souvenir déchire encore mon cœur.

. Une nuit fatale, le feu prit à notre chaumière. Je m'éveillai, suffoqué par la fumée. Cécilia dormait, je l'arrache de son lit et la porte dehors. A peine ai-je quitté la maison, que je vois les flammes l'envelopper ; mon enfant consumé par le feu se pré-

sente à mon imagination, je vole à son secours, je le cherche inutilement. Le feu qui me brûle ne m'arrête point, je cours d'une chambre à l'autre en poussant des cris affreux ; enfin le bruit de plusieurs voix qui m'appellent fixe mon attention. Mes voisins me suppliaient de conserver mes jours, m'assurant que mon fils était hors de danger. Je sortis sur-le-champ. Quelle scène se présenta à ma vue. — Je distinguai à la lueur des flammes, Cécilia évanouie, tenant son enfant mort contre son sein !

Jane Wildfire, éveillée par le feu qui gagnait sa chambre, avait couru au lit de mon enfant étouffé

par la fumée, et le prenant dans ses bras, elle était sauté par la fenêtre, au moment où je rentrais dans la maison. Cette fidèle créature, malgré les douleurs que lui occasionait sa chute, n'élevait la voix que pour chercher à nous consoler.

Ma raison m'abandonna, je ne savais plus où j'étais. Il ne me restait rien sur la terre, sinon une conscience pure, et une épouse vertueuse.

CHAPITRE V.

Lorsque je recouvrai mes sens, je me trouvai près de ma femme et de sa fidèle domestique, dans la maison d'un homme qui gardait une barrière. Cet homme avait autrefois joui d'une existence aisée ; des malheurs sans nombre l'avaient réduit dans la situation où il se trouvait. Témoin du désastre dont j'étais la victime, et consultant plutôt son cœur que ses moyens, il m'avait emmené chez lui avec ma femme et Jane Wildfire. J'étais resté pendant plusieurs jours dans le délire, et il

m'avait prodigué tous les secours qui dépendaient de lui.

Quelle reconnaissance ne devais-je pas à tant d'humanité ! mais je n'avais que mon cœur pour payer cette dette sacrée. Dès que je fus mieux portant, je sentis que je ne devais pas rester plus long-tems à la charge d'un homme qui avait à peine pour lui ; je n'avais pas l'espoir de pouvoir lui rendre les avances qu'il m'avait faites. Je m'étais dessaisi légalement de l'argent laissé par Augusta ; d'ailleurs j'eusse préféré périr que d'en faire usage.

Je me déterminai à retourner à Londres, sous le nom de Mar-

low que j'avais déjà porté, et à reprendre mon ancienne occupation d'écrivain. Je fus forcé d'emprunter quelques guinées de celui qui m'avait accordé l'hospitalité ; et à l'aide de cette faible ressource, je partis pour la capitale avec ma femme et Jane Wildfire, qu'aucune considération ne put déterminer à nous abandonner. Elle ne voulait point augmenter mon embarras, disait-elle ; la petite pension du général Grandfort jointe à son travail pouvait suffire à son existence ; et par ce moyen, elle aurait le bonheur de rester près de sa chère maîtresse.

Je ne puis détailler toutes les

preuves d'attachement que cette bonne femme nous a prodiguées ; un domestique animé par l'espoir d'un legs considérable, n'aurait pu montrer plus de zèle et d'assiduité à remplir ses devoirs.

Un grenier maintenant nous servait d'asile. Je torturai mon esprit pour écrire des histoires de chevalerie ; mais le profit ne répondait point à la peine, je fus obligé de traduire les romans étrangers : enfin j'essayai tous les moyens pour gagner une honnête existence, et tous mes efforts furent infructueux. Ma santé affaiblie par les chagrins et par les veilles, ne me permettait pas d'entreprendre des ouvrages fatigans,

je m'endettai. Rien ne pouvait me blesser plus mortellement que cette situation dégradante. L'homme qui ne doit rien peut supporter la misère avec fermeté ; mais l'espoir abandonne celui dont la liberté est au pouvoir des autres, que chaque instant peut arracher à sa famille, et plonger dans un cachot.

Les propriétaires de mon humble réduit avaient dans le principe recherché notre connaissance, et nous avions évité de les voir souvent, à cause de leurs manières communes. D'ailleurs mon occupation me laissait peu de loisir, et Cécilia, depuis la perte de son fils, avait traîné une santé lan-

guissante. Aussitôt que ces gens inhumains virent notre détresse, il prirent avec nous un ton d'impertinence difficile à supporter. Cependant je m'armai de patience pendant quelque tems ; mais leur grossièreté ayant un jour été poussée trop loin, je ne fus pas maître de retenir mon indignation. Alors usant du privilége que la loi leur accordait, ils me firent sommer de les payer ou de me rendre en prison.

Le choix n'était pas en mon pouvoir, je suivis les huissiers ; Cécilia ne voulut point m'abandonner, elle m'aida à supporter l'horreur de ce séjour. Une sorte de langueur s'est emparée long-

tems de moi ; la fidèle Jane Wildfire m'a constamment rendu ses soins, et son attachement pour sa maîtresse ne s'est pas démenti un seul instant.

Je continue ici de travailler pour quelques libraires dont j'avais fait la connaissance ; mais personne à Londres ne nous connaît que sous le nom de Marlow, et le desir de rester inconnu, m'a fait éviter avec soin toutes liaisons avec les autres prisonniers.

Souvent, mon cher Francis, le souvenir des scènes de notre enfance s'est retracé à mon imagination. Je vous souhaitais heureux, sans espérer de vous revoir, mes principes ne me permettant

pas de vous chercher. Le sort nous a conduits par des chemins différens dans l'asile de l'infortune. Je réclame maintenant votre amitié, que l'orgueil et l'honneur m'eussent défendu d'accepter si vous étiez resté tel que je vous quittai. Nous étions frères au printems de notre vie, soyons-le encore à son déclin. Chacun de nous peut trouver une leçon dans le sort de son ami : l'un reconnaîtra que les peines, les tourmens ne ménagent point le cœur d'un homme riche ; l'autre combattra son désespoir, par la certitude que des jouissances bien douces balancent les chagrins de la pauvreté.

Tel fut le récit de Saint-Léger,

que Francis écouta avec intérêt, et souvent avec une violente émotion ; lorsqu'il comparait la conduite de son ami avec la sienne, il ne pouvait s'exempter des plus sévères reproches.

Cependant la société de Saint-Léger et de son aimable épouse, celle de son intéressante Louisa et du franc Briarly, l'empêchaient de se livrer trop souvent au chagrin.

Tibulle suivait ses intérêts avec le plus grand zèle ; plus il voyait Louisa, et plus elle lui paraissait aimable. Il n'avait point reconnu Saint-Léger, dont les traits étaient considérablement altérés par le tems, les malheurs, et une lon-

gue résidence sous le soleil brûlant de la Jamaïque.

Henry avait exigé de ses amis la promesse formelle qu'ils ne le feraient connaître que sous le nom qu'il avait adopté ; son ambition se bornant à cacher celui de ses pères, et la situation déplorable dans laquelle il se trouvait.

CHAPITRE VI.

Les affaires de Francis commencèrent à prendre une tournure plus favorable, qu'il n'eût osé l'espérer quelques mois auparavant.

Tibulle arriva un jour à la prison avec des nouvelles consolantes. Les créanciers les plus opiniâtres étaient adoucis. Deux seulement avaient refusé d'entrer en arrangement. Tibulle pria Francis de ne point s'alarmer de cette circonstance, promettant de tenter de nouveaux efforts

pour les déterminer, ou de les payer lui-même, s'il ne pouvait y réussir.

Francis, touché de cette générosité, voulut s'y opposer, regardant comme impossible de pouvoir jamais la reconnaître; mais Tibulle répondit qu'une fois ses affaires terminées, il avait une faveur à lui demander, qui le dédommagerait amplement des soins qu'il avait pu prendre. Francis aurait voulu savoir ce qu'il pouvait faire pour son ami; cependant Tibulle refusa de s'expliquer, alléguant que le moment n'était pas venu.

La Providence a voulu que l'humanité ne connût pas de joie sans

mélange. Si le bonheur n'était point accompagné de quelques chagrins, les mortels orgueilleux s'abandonneraient à l'oubli de leurs devoirs les plus sacrés.

Quelques jours après l'entrevue dont je viens de parler, Tibulle, désolé, apporta à Francis une lettre qu'il venait de recevoir du respectable Sandford, l'ami, le gardien de son frère. Cette lettre était ainsi conçue :

A Tibulle Godolphin.

« Mon digne ami,

« Je suis désespéré que la pre-
« mière lettre que je vous adresse
« ne contienne que des détails pé-

« nibles à la tendresse d'un frère.
« Cependant je me flatte que votre
« courage égalera vos regrets.

« Le malheureux Edmond n'est
« plus. Son chagrin était d'une
« nature que la philosophie ne
« pouvait adoucir. Mon infortuné
« pupille ne cherchait point à se
« pardonner la faute qu'il avait
« commise. Il m'est doux de pen-
« ser que mon Edmond n'était
« coupable que d'une erreur in-
« volontaire, et non d'un attentat
« criminel.

« Depuis le moment où il fut
« confié à mes soins, sa raison
« ne lui fut jamais entièrement
« rendue. Les remords vengeurs
« avaient saisi leur proie, et une

« inconsolable mélancolie le pour-
« suivait par-tout. La force de son
« tempérament lui fit supporter
« long-tems cet état pénible. L'es-
« poir de retrouver Martina venait
« quelquefois adoucir sa peine. Il
« formait le vœu de réparer par le
« mariage les maux qu'il lui avait
« causés ; mais lorsqu'il vit chaque
« jour tromper son attente, tout
« son courage l'abandonna ; une
« fièvre ardente fit craindre pour
« ses jours. Un délire affreux s'em-
« para de ses sens. Il conjurait
« Martina de lui arracher la vie.
« Il appelait son père pour mau-
« dire le séducteur de l'innocence.
« Enfin sa destruction était le seul
« but de ses pensées et de ses mou-
« vemens.

« J'avais écrit plusieurs fois à « Peter Hayward, pour l'engager à « venir me trouver ; il était lui- « même retenu dans ce moment « par un triste devoir. O M. Go- « dolphin ! vous ne savez pas à « quel point cet homme respecta- « ble porte son zèle pour l'huma- « nité !

« Je reviens à votre malheureux « frère : un instant fatal mit fin à « ses tourmens. La femme qui le « veillait le croyant profondément « endormi, sortit un instant ; dès « qu'il se vit seul, il saute de son « lit, ouvre la fenêtre ; vous pou- « vez imaginer le reste.

« Je ne m'arrêterai pas plus

« long-tems sur cette scène déchi-
« rante. Je chérissais Edmond
« comme un fils. J'ai gémi sur sa
« faute, et maintenant je pleure
« sa fin déplorable.

« Ma santé m'avait déterminé à
« faire un voyage à Lisbonne; l'a-
« mitié m'en a détourné. Je vais
« maintenant exécuter ce dessein.
« J'aurai soin, avant mon départ,
« de réunir tous les papiers qui
« concernent votre frère, et de
« vous les envoyer.

« Je souhaite, mon cher Mon-
« sieur, que la Providence accom-
« plisse tous les vœux de votre
« cœur. Quant à moi, je n'ai plus
« long-tems à vivre; et jusqu'à ma

« dernière heure, je prierai pour « l'ami que j'ai perdu.

« SANDFORD. »

Francis était sur le point de prononcer des invectives sur le malheureux qui n'était plus, lorsque le souvenir de sa conduite envers Briarly le retint, et il garda le silence.

Godolphin informa Francis qu'il pouvait quitter la prison. Dives hésita ; mais son ami l'assura que l'arrangement qu'il avait pris ne dérangeait nullement ses affaires ; la perte de son malheureux frère ajoutant à sa fortune plus qu'il ne lui fallait pour exercer honorablement son état.

Francis insista pour n'accepter tant de bienfaits, que lorsque Godolphin l'aurait mis à portée de lui accorder la faveur dont il lui avait parlé.

Cette faveur était qu'il voulût lui donner la main de Louisa, et employer son influence sur cette aimable fille et sur Briarly, pour les déterminer à cette union.

Francis fut flatté de cette proposition ; cependant il avait trop souffert en pareille circonstance, pour exercer son autorité. Il communiqua le desir de son ami à Briarly et à sa fille, les laissant libres de prendre une décision.

Louisa déclara, en rougissant,

qu'elle ne ferait aucune réponse avant son cher grand-papa, ajoutant que son amitié pour lui, lui ferait refuser un trône, si non-seulement elle n'avait pas son consentement, mais même la promesse de n'être jamais séparée de lui.

Briarly, la serrant dans ses bras, était trop ému pour pouvoir répondre.

Ils attendirent en silence sa décision, qu'il fit enfin connaître avec beaucoup de gravité:

« Quant à moi, voyez-vous, je « ne suis pas très-savant; mais « lorsque j'épousai ma Betzi, je « ne fus déterminé que parce que

« je savais qu'elle était était bonne
« fille et courageuse. Ma Louisa
« la surpasse de beaucoup ; mais
« l'éducation fait tout, cela est
« juste. Maintenant je crois ma
« petite-fille digne d'un empereur.
« M. Godolphin est plus âgé
« qu'elle, il est vrai ; ce n'est pas
« un défaut à mes yeux, il n'en
« sera que plus sage. Si Louisa
« pense qu'elle puisse l'aimer et
« qu'il fasse son bonheur, que
« Dieu les bénisse ; voilà tout ce
« que j'ai à dire.

Après ce discours éloquent, il embrassa de nouveau sa fille, et tout fut résolu.

A peine cette affaire était-elle arrangée, que l'on vint avertir

M. Dives qu'un homme arrivé dans un brillant équipage demandait à lui parler.

Francis imagina sur-le-champ que ce ne pouvait être qu'un des créanciers avec lequel Tibulle avait terminé. Il aurait désiré ne pas le recevoir ; cependant l'étranger insista, en déclarant qu'il avait quelque chose de la plus haute importance à lui communiquer, et il fut introduit.

Francis lève les yeux et reconnaît les traits de Hastings, de l'homme qui avait détruit par un projet insensé les deux tiers de sa fortune. « Malheureux ! » s'écria-t-il.

« Il est vrai, » répondit Hastings, « que vous avez sujet de « m'en vouloir ; cependant sou- « venez vous qu'il ne faut jamais « juger sur l'apparence. Je vous « ai ruiné et j'en ai ruiné beau- « coup d'autres ; mais j'ai une « grande consolation, c'est que je « n'en avais pas l'intention. »

« Vous n'en aviez pas l'inten- « tion ? » répéta Francis en colère.

« Non assurément ; je voulais « faire votre fortune et la mienne. « Soyez juste, M. Dives ; si mon « projet eût réussi, vous aviez « pris vos précautions pour en ti- « rer un grand avantage ; ainsi « il était naturel que vous parta-

« geassiez mon malheur. Com-
« ment avez-vous pu me croire
« infaillible? Tout homme a ses
« projets d'agrandissement. Vous
« étiez riche, et vous avez voulu
« courir des risques pour le deve-
« nir davantage. Pouvez-vous
« m'accuser de vous avoir trompé,
« quand j'ai été moi-même déçu
« dans mes projets? »

« Je suis convaincu, » dit Fran-
cis, « que je mérite le blâme plus
« que vous. J'étais riche, je n'a-
« vais besoin de rien; et vous qui
« étiez pauvre, vous deviez cher-
« cher les moyens de vous assurer
« un sort. »

« Ne soyez pas plus sévère pour
« vous que pour moi, » répondit

l'homme à projets. « J'ai eu le « bonheur de réussir dans la cons- « truction d'une manufacture, et « je reviens à Londres pour une « nouvelle entreprise. Vos mal- « heurs m'ont touché, et je vous « apporte des secours. Vous trou- « verez dans ce porte-feuille « 500 liv. sterl. en attendant que je « puisse faire mieux, si mes pro- « jets réussissent. »

Francis, étonné, ne savait s'il devait accepter cette somme.

— « Prenez, prenez, M. Dives, « tandis que je puis vous l'offrir ; « qui sait si dans trois mois je « posséderai un schelling. »

« Grand dieu ! » dit Francis,

« pouvez-vous persévérer dans un « genre de vie si peu certain, après « vous être mis à l'abri des capri- « ces de la fortune ? »

« Vous êtes dans l'erreur, » reprit Hastings. « L'homme à projet « n'est jamais en sûreté pour sa « fortune : quelle que soit sa po- « sition, il faut qu'il invente. Il « bâtit souvent sur des fondemens « peu solides : aujourd'hui riche, « demain pauvre. Il est encore « heureux quand il peut dire com- « me moi, à ceux dont il a ren- « versé la fortune : — Je n'en « avais pas l'intention. »

En finissant ces mots, il sortit, laissant Francis tout entier à ses réflexions.

CHAPITRE VII.

FRANCIS n'avait pas besoin de se prémunir contre la tentation de donner dans de nouvelles folies ; sa position et l'exemple qu'il avait payé si cher, lui suffisaient pour préférer à l'avenir son repos à tous les avantages que pouvait promettre le hasard. Il communiqua la conduite singulière de Hastings à ses amis, qui apprirent cet acte de désintéressement avec une sorte d'admiration.

Tibulle pressa son futur beau-père de quitter la prison, et Saint-

Léger, ainsi que Cécilia, le félicitèrent sincèrement sur ce changement heureux. Cependant le bonheur n'était plus fait pour Francis. Il éprouvait à la vérité une secrète joie à l'idée de se trouver libre. Sa tendresse pour Louisa lui faisait attacher quelque prix à la vie ; mais sa fille perdue laissait dans son cœur un souvenir douloureux, qui en bannissait le repos.

L'idée de laisser le vertueux Saint-Léger et son aimable épouse dans ce lieu de désolation, ajoutait à ses chagrins. Il fut incapable de tenir la promesse qu'il avait faite, et révéla leur véritable nom à son gendre futur.

Tibulle fut aussi affligé que sur-

pris, quand il connut leur situation. Il pria M. Dives de représenter à Saint-Léger l'erreur dans laquelle sa vanité l'entraînait, et de le convaincre combien il était absurde de se condamner, lui, une femme qu'il adorait, et une domestique fidèle qui leur avait consacré ses jours, à demeurer renfermés dans les murs d'une prison, tandis qu'il avait des amis qui seraient fiers de l'aider à sortir d'embarras.

Francis, en conséquence de cette conversation, eut un entretien sérieux avec son ami, dans lequel il n'omit aucuns des raisonnemens que l'amitié peut suggérer.

Saint-Léger demeura aussi ferme que le roc qui résiste aux élémens. Il ne voulait devoir son existence qu'à lui-même ; le monde, à ses yeux, n'était qu'une vaste prison, et peu lui importait d'être réduit aux limites de quelques toises, ou à la circonférence d'une plus grande étendue. Sa plume pouvait lui procurer l'entretien de sa petite famille. Là il défiait la fortune ; elle l'avait trahi, et il était résolu de ne plus la rechercher. Il finit par supplier son ami, au nom de leur ancien attachement, de ne jamais revenir sur cet objet.

Francis, désespéré, insista de nouveau : tout fut inutile. S'il avait eu le bonheur de conserver

ses enfans, la tendresse paternelle étouffant son orgueil, il eût supporté pour leur bonheur le poids des obligations. Privé de ces êtres regrettés, il ne lui restait qu'une adorable épouse; elle seule l'attachait à la vie. S'il plaisait à la Providence de le tirer du monde avant elle, alors il comptait sur l'amitié pour la consoler; le sexe le plus faible n'est pas fait pour lutter contre les besoins de la vie, et il peut supporter la dépendance sans dégradation.

« Promettez-moi de remplir ce « devoir de l'amitié, » ajouta Saint-Léger, « c'est là le plus « grand service que vous puissiez « me rendre. Après cela, accusez-

« moi de folie, de caprice, rien
« ne me fera changer. Assez d'au-
« tres ont l'ambition d'être riches ;
« la mienne est de rester pauvre. »

Le lendemain matin, au moment où Francis se disposait à partir avec Louisa et Briarly, Tibulle entra, annonçant qu'un étranger avait une affaire importante à traiter avant que l'on pût quitter la prison.

Henry et Cécilia voulurent se retirer.

« Restez, je vous prie, mon-
« sieur Marlow, » dit Godolphin,
« vous êtes impliqué dans cette
« affaire. Mais il est tems que
« j'introduise mon ami. »

Un vieillard vénérable, enveloppé d'un grand manteau, parut dans ce moment. Tous les yeux se fixèrent sur lui. Aussitôt qu'il parla, chacun crut reconnaître Peter Hayward ; cependant ses manières paraissaient plus nobles, sa physionomie plus gracieuse.

Après quelques complimens d'usage, il s'adressa à Saint-Léger, et lui demanda un moment d'entretien particulier. Henry y consentit, et on les laissa seuls.

« J'éprouve une sorte d'embar-« ras sur la manière dont je dois « entrer en matière, » dit l'étranger. « L'affaire dont j'ai à vous « entretenir est délicate pour un « homme qui vous est étranger,

« et qui a une faveur à réclamer « de vous. »

— « Une faveur, Monsieur ? « Votre ressemblance avec un « homme cher à ma mémoire, « m'inspire le plus profond res- « pect pour vous. »

— « Je serai toujours flatté des « circonstances qui pourront me « gagner votre bonne opinion, « monsieur Saint-Léger. Mon ami « Godolphin vous connaît ; et « c'est pour plaire à votre déli- « catesse, qu'il vous a toujours « nommé Marlow. »

Henry ne fut pas maître de cacher sa confusion. L'étranger continua.

« Je sais que plusieurs argumens « ont été mis inutilement en usage « pour vous persuader de quitter « ce lieu. Pardonnez ma franchise ; « je suis vieux, et mon âge auto- « rise la liberté que je prends. Je « suis riche, Henry ; je n'ai point « d'héritiers ; je puis obtenir de « vous des faveurs, vous ne pour- « riez en recevoir de moi : souffrez « que j'ajoute à votre bonheur do- « mestique par des biens dont je « peux me passer, et que j'aban- « donnerai bientôt pour toujours. »

Saint-Léger le remercia, en lui disant qu'il avait pris la résolution invariable de vivre et de mourir indépendant.

— « Vos principes sont nobles,

« monsieur Saint-Léger ; mais leur
« base est mal établie : l'indépen-
« dance est un état contraire aux
« lois de la nature, comme aux
« lois des nations. Contemplez
« tous les objets de la création,
« vous verrez par quel art sublime
« tout s'enchaîne progressivement.
« La fleur ne peut s'épanouir sans
« l'assistance du soleil ; la rosée
« tempère la chaleur de la terre.
« Voyez le système animal : le
« cheval est rendu docile par
« l'homme, et ses services le dé-
« dommagent de ses soins ; le
« chien fidèle s'attache au maître
« qui le nourrit. L'homme, plus
« que toutes les autres créatures,
« a sujet d'admirer cet ordre bien-
« faisant. Né sans instinct, il est

« long-tems incapable de pour-
« voir à son existence ; sorti du
« berceau, livrez-le à l'indépen-
« dance, que deviendra-t-il ?
« Perdu pour la société, le plus
« noble objet de la création dégé-
« nérera en brute sauvage. Enfin,
« quel que soit l'âge auquel vous
« le considériez, l'homme est re-
« devable à son semblable de ses
« connaissances et de ses talens.
« Le riche dépend du pauvre pour
« son travail ; le pauvre a besoin
« du riche pour son soutien. La
« nature a voulu faire mouvoir
« ainsi le monde par une sublime
« simplicité ; quel est celui qui
« pourrait s'opposer à ses lois ? »

A la fin de ce discours, Henry

salua le vieillard, en lui disant qu'il admirait sa philosophie, qu'il était reconnaissant de l'intérêt qu'il prenait à son sort; mais que sa résolution était inébranlable.

— « Mes prières auront-elles « plus de poids ? »

— « Non, Monsieur. »

— « *Mes ordres ?* »

— « Monsieur ! »

— « Ne paraissez-pas étonné, « monsieur Saint-Léger. Lorsque « je commande, il faut obéir; « et j'insiste pour que vous quit- « tiez la prison avec moi à « l'instant. »

— « Impossible. »

— « Eh bien, apprenez que je « suis maître de vos actions; et « pour vous convaincre que vous « n'êtes pas indépendant, lisez « cet écrit, et refusez l'obéissance « si vous l'osez. »

Henry prit en tremblant le papier : il reconnut l'écriture de sa mère. Ses larmes lui permirent à peine de lire.

Mon Cher Henry,

« Je vous ordonne, au lit de « mort, d'obéir à celui qui vous « remettra cet écrit, comme vous « m'obéiriez à moi-même. Je « compte, dans mes derniers mo-

« mens, que cet ordre sera sacré « pour vous, et vous donne ma « bénédiction. »

« Maintenant, » dit l'étranger avec une sorte de triomphe, » « est-il en votre pouvoir d'être re- « belle à mes volontés ? »

« Non, » s'écria Henry ; « mais « tout est mystère autour de moi. « La voix de Peter Hayward frappe « mon oreille ; cependant vos « traits..... Qui êtes-vous ? Pour- « quoi ce mystère ? »

Le vieillard lui prit la main affectueusement. « Je ne puis « vous cacher plus long-tems qui « je suis. N'avez vous pas entendu « parler votre digne mère d'un

« homme qui l'adorait ? qui sur « les marches de l'autel..... »

« Grand Dieu ! » s'écria Saint-Léger, « vous parlez de Rud- « diman ? »

— « Oui, je suis Ruddiman. »

Saint-Léger tomba à genoux devant le vénérable Ruddiman, et portant avec respect sa main à ses lèvres, s'écria avec ferveur :

« Ami regretté de ma famille ! « recevez le pieux hommage de « son descendant. Dès mon en- « fance, j'ai appris à chérir le « nom d'*Eustache Ruddiman* ; « ma mère m'inspira pour lui le « plus tendre respect. Oh ! que n'a- « t-elle vécu pour retrouver un

« protecteur perdu pendant tant « d'années ! »

Le vieillard le releva en l'embrassant : leurs larmes se confondirent ; et lorsque Ruddiman demanda à Saint-Léger s'il s'opposait encore à ses desirs, il répondit que son sort était dans les mains du bienfaiteur de sa famille ; que tant qu'il existerait, il observerait religieusement la volonté de sa mère, en le considérant comme un guide et un parent.

Ruddiman se hâta d'emmener Saint-Léger et Cécilia ; il voulut même que Jane Wildfire prît place dans la même voiture que ses maîtres. Cette fidèle créature avait

peine à contenir sa joie. Ce n'était pas pour elle que ce changement lui semblait heureux, elle était accoutumée à la pauvreté ; mais sa chère maîtresse allait jouir d'un sort plus doux : cette idée affectait son ame sensible.

Francis et sa famille pouvaient à peine se persuader que Saint-Léger fût décidé à partir. Briarly s'était montré le plus impatient de connaître sa résolution : il ne pouvait concevoir comment un homme empressé de rendre service aux autres, refusait d'accepter quelque chose à son tour. Tant d'orgueil surpassait son imagination.

Enfin, les deux familles se ren-

dirent chez Tibulle Godolphin, qui avait tout disposé pour les recevoir, et qui fit partager à ses hôtes la joie que lui inspirait son prochain mariage.

Cécilia était au nombre de ces femmes dont les actions n'ont rien de remarquable : simple comme la nature, ses excellentes qualités la rendaient chère à ses amis ; mais il fallait la connaître pour l'admirer. Toujours douce, elle regardait comme un devoir de se soumettre entièrement aux opinions de son époux. Elle quitta la prison avec autant de calme qu'elle y serait restée. Son seul desir était de voir Saint-Léger satisfait ; et pourvu que cet objet

de sa tendresse fût heureux, vivre dans un palais ou dans une chaumière, lui était totalement indifférent.

CHAPITRE VIII.

Tibulle aurait voulu décider M. Dives à passer ses jours avec lui ; mais, dégoûté du monde, Francis tournait ses pensées vers la solitude. Il n'avait aucun autre espoir de bonheur que dans l'amitié ; et, s'attachant à Saint-Léger, comme le marinier s'attache au mât après une horrible tempête, il attendait que son ami eût pris une décision ; alors, si ses vœux le portaient à se retirer dans les champs, il comptait le supplier de l'emmener avec lui, et là, terminer sa vie dans le repentir et la méditation.

Cependant, il regarda comme un devoir de ne pas troubler par sa tristesse le mariage de Louisa avec Godolphin ; et cette cérémonie se fit avec autant de joie que de dignité.

Briarly, à cette occasion, laissa éclater ses transports. Il pleurait, chantait, riait tout-à-la-fois : le bonheur semblait lui inspirer une sorte de folie.

Les nouveaux époux et leurs amis se disposaient à aller passer quelque tems à Windsor, lorsqu'ils furent retenus par une lettre de Peter Hayward, adressée à Tibulle, et dans laquelle il lui annonçait sa prochaine arrivée, le priant de l'attendre avec ses

amis, auxquels il avait quelque chose d'intéressant à communiquer.

Toutes les personnes qui composaient ce cercle, étaient trop redevables à l'amitié de Peter Hayward, pour ne pas condescendre à ses désirs. Henry principalement désirait son retour; il lui tardait de le présenter à Ruddiman. Leur ressemblance, les rapports qu'il y avait dans leurs sentimens, les auraient fait prendre pour frères. Cependant Ruddiman était plus âgé, et sa figure plus agréable que celle de Peter Hayward.

Un jour qu'ils étaient à table,

se livrant à la joie qu'inspirait la présence de M. et de mistriss Godolphin, un domestique remit une lettre à Francis. Il demanda la permission de l'ouvrir, ne lut que ces mots : « Votre infortunée Mar-« tina ! » et s'évanouit.

Chacun s'empressa de le rappeler à la vie. En ouvrant les yeux, il fixe la lettre ; des soupirs douloureux s'échappent de sa poitrine ; il s'écrie, avec l'accent du désespoir : « Ma fille ! O ma fille « chérie ! — Tibulle, j'expire à » vos yeux, si vous ne lisez cet « écrit. »

Tibulle le conjura de se calmer, et lut :

« Je suis fâchée de vous troubler ;
« mais la nécessité m'y oblige.
« Vous savez que j'ai fait ce que
« j'ai dû pour adoucir votre si-
« tuation, lorsque la perte de vo-
« tre fortune vous ôta les moyens
« de soutenir votre épouse conve-
« nablement. J'ai mis tous mes
« soins à me rendre agréable aux
« personnes chez lesquelles je vi-
« vais ; mais le monde est ingrat,
« méprisable.

« La jeune Albina, riche hé-
« ritière, fut confiée à mes soins :
« elle prit un penchant insurmon-
« table pour un jeune homme
« sans fortune. Je crus devoir
« m'intéresser à eux, dans l'es-
« poir qu'ils reconnaîtraient le ser-

« vice que je leur rendais : enfin « je favorisai la fuite de la jeune « personne.

« Les parens au désespoir, loin « de me blâmer, restèrent con- « vaincus que j'avais été trompée « comme eux. Hélas ! le croirez- « vous ? Le jeune couple, recon- « cilié avec la famille d'Albina, « au lieu de me témoigner sa ré- « connaissance, a trahi le secret, « et j'ai reçu l'invitation de me « retirer.

« Dans cette pénible situation, « je ne puis m'adresser qu'à mon « époux. Je sais que vous n'êtes « pas riche ; mais votre gendre « souffrira-t-il que la compagne « de votre vie, descendue d'une

« famillé distinguée, ait recours « aux emplois les plus vils pour « soutenir son existence ?

« Je suis prête à reprendre le « soin de votre maison, ou à me « contenter de la somme que vous « voudrez m'allouer pour vivre sé- « parée de vous. Comme époux, « vous ne refuserez pas de recon- « naître le droit que j'ai de vous « offrir cette alternative.

« Dans l'attente de votre ré- « ponse, je reste,

Votre infortunée,

« MARTINA. »

La signature avait causé la mé- prise de Francis ; son esprit tou-

jours occupé de sa fille, et ne présumant pas d'ailleurs que mistriss Dives poussât l'effronterie jusqu'à lui écrire, il avait imaginé, en ouvrant la lettre, qu'elle venait d'une fille repentante.

Le fond de cet écrit était si méprisable que personne ne se sentit le courage d'élever la voix en faveur de celle qui l'avait composé.

« Je n'y répondrai rien, » s'écria Francis.

Louisa le supplia de ne pas se montrer trop sévère ; et tous ses amis se joignant à son aimable fille, pour l'engager à ne pas laisser périr de misère une femme qui portait son nom, quelle que soit

la manière dont elle s'était conduite, il consulta son gendre, et convint avec lui qu'il enverrait à mistriss Dives les cinq cents livres qu'il avait reçues de Hastings.

Voulant terminer sur-le-champ toutes liaisons avec cette femme méprisable, il lui fit la réponse que sa conduite méritait; et joignant les billets à sa lettre, il lui adressa le tout, la priant de ne pas le tourmenter davantage, la somme qu'il lui remettait étant tout ce qu'il possédât dans le monde.

Tandis qu'il écrivait, son ame était fortement agitée; mais aussitôt qu'il eut achevé, faisant un

violent effort, il reprit plus de calme.

Henry Saint-Léger ne pouvait supporter une vie inactive, il supplia Ruddiman de fixer son sort, en lui procurant les moyens de s'occuper ; car malgré la ferme résolution où il était de suivre la volonté de sa mère, la vie lui semblait un fardeau, s'il fallait qu'il dût son existence au fruit de l'industrie de son protecteur.

Ruddiman le rassura sur ce point. « Je ne vous ferai que des « avances, » lui dit-il, « et pour « ne point blesser votre délica- « tesse je tiendrai un compte « exact des sommes que je vous

« fournirai, et même des inté-
« rêts. »

A ces conditions, Henry accepta quelque argent, dont il fit aussitôt l'emploi, en offrant à Jane ce qu'il pouvait lui devoir. L'homme sensible qui l'avait reçu dans sa maison après l'incendie de sa chaumière, ne fut point oublié ; il s'acquitta généreusement de la dette qu'il avait contractée envers lui.

CHAPITRE IX.

Ruddiman reçut une lettre, et annonça à ses amis qu'il se trouvait forcé de les quitter sur-le-champ pour quelques jours. Son départ attrista tout le monde, on se faisait une fête de le présenter à Peter Hayward qui était attendu à chaque instant. Il en témoigna des regrets; mais l'affaire qui l'appelait dehors ne pouvait se remettre, et il se flattait de ne pas rester long-tems sans revenir.

Une semaine s'écoula, et Peter Hayward n'arrivait pas; l'inquié-

tude s'empara de tous les esprits. On savait qu'il était exact à tenir sa promesse : sa lettre d'ailleurs annonçait un secret que l'on était impatient de connaître.

Il arriva enfin, et chacun s'empressa de lui témoigner combien sa présence répandait de joie. Ses manières cependant étaient tristes et imposantes, le sujet qu'il devait expliquer était pénible ; il avait un secret à révéler, qui devait intéresser tous ses amis présents. Il demandait un jour pour se préparer à la tâche qu'il devait remplir.

Ce début ajouta au desir que l'on avait de pénétrer tant de mystères. Toute la conduite de Peter

Hayward était extraordinaire. On ne lui connaissait point de résidence habituelle, il se montrait un moment, et disparaissait sans que l'on sût où il était. Cependant on entendait souvent parler de sa générosité.

Le bandeau qui couvrait une partie de son visage, semblait cacher quelque blessure reçue dans les combats ; mais le reste de son habillement était si bizarre qu'il n'avait rien de la propreté élégante d'un soldat. D'ailleurs le guerrier se reconnaît aisément à son desir de raconter les scènes dont il a été témoin. Hayward ne parlait qu'à propos, il ne se montrait que quand on avait besoin

de lui. Francis, Briarly, Tibulle et Saint-Léger auxquels il avait rendu service, l'avaient vu à peine deux ou trois fois.

Enfin lorsque le moment qu'il avait fixé pour son récit fut venu, une agitation violente lui faisait parcourir la chambre à grands pas. Il s'arrête près de Francis, et lui annonce que l'objet qui l'occupait le regardait principalement.

Le reste de la société se crut obligé de contenir sa curiosité, et on les laissa seuls.

Le trouble de Peter Hayward redoubla, lorsqu'il fut seul avec Francis.

« Je viens M. Dives, » lui dit-

il , « vous entretenir d'un sujet « délicat. J'ai toujours évité de « me mêler des affaires de famille: « cependant une circonstance qui « vous intéresse , m'occupe vive- « ment ; si je suis indiscret , un « mot de vous me suffira pour « garder le silence. »

Francis l'assura qu'il avait une trop haute opinion de lui pour pouvoir le soupçonner d'indiscrétion , et le supplia de s'expliquer. Hayward continua :

« Je suis convaincu qu'il n'e- « xiste pas de philosophie plus « dangereuse que celle qui tolère « le mal , et confond la vertu « avec le vice. Cependant il peut « se trouver des circonstances qui

« diminuent la faute des infor-
« tunés qui ont erré hors du
« sentier tracé par la sagesse.
« Lorsque les pleurs du repentir
« ont sillonné les joues d'une pé-
« cheresse, les bras d'un père
« peuvent lui offrir encore un
« asile. Votre fille n'était pas ma-
« riée, sa faute ne tombe que sur
« elle-même. Vos yeux se remplis-
« sent de larmes, M. Dives? —
« Vos pleurs me prouvent que
« vous êtes un bon père. »

« O ciel! » s'écria Francis en tremblant; « que voulez-vous dire?
« — Quel objet retracez-vous à
« mon imagination? »

— « Vous eûtes une fille, Mon-
« sieur? »

— « Hélas ! »

— « Elle existe encore ? »

— « Ah ! par pitié, ménagez la « tendresse d'un malheureux père. « Expliquez-vous sans détour. »

— « J'ai trouvé cette victime « infortunée. Hélas ! je l'ai trou- « vée au bord du tombeau, où ses « remords vont la faire descendre. « Préparez tout votre courage. « Votre fille ne peut vivre long- « tems ! »

— « Ma fille ne peut vivre ? — « O malheureux ! père barbare ! « sauvage dénaturé ! »

« Calmez-vous, M. Dives, ou « vous me feriez repentir de ma

« témérité. J'avais pensé qu'il était « plus humain de vous laisser « ignorer la position de l'infortu- « née Martina ; mais elle a déclaré « que la bénédiction de son père « adoucirait ses derniers momens, « et ferait disparaître la terreur de « la mort. »

Ce récit plongea Francis dans la douleur ; et apprenant que sa fille était à toute extrémité dans une petite ville en Oxfordshire, il témoigna le desir de partir sans différer, déclarant qu'il ne survivrait pas à sa malheureuse Martina, si elle mourait sans avoir reçu son pardon.

Peter Hayward ordonna sur-le-champ une voiture ; et prenant

congé de Saint-Léger : « Je serai « de retour avant qu'il soit peu, » lui dit-il ; « alors je vous donnerai « une preuve de mon estime, en « vous dévoilant toutes les singu- « larités de ma conduite. Adieu. »

Il monta en voiture avec Francis, et ils disparurent.

CHAPITRE X.

PENDANT le voyage, Hayward communiqua à M. Dives le moyen par lequel il avait découvert sa pauvre Martina.

« Je voyageais dans Oxfords-
« hire, » dit-il, « pour une affaire
« qui me concernait, lorsque ma
« curiosité fut vivement excitée
« par ce que j'entendis dire d'une
« jeune femme qui était depuis
« long-tems le sujet des conversa-
« tions de tous les habitans du
« pays. Elle se montrait généra-
« ment à neuf heures du soir dans

« une petite auberge. Sa figure « était d'une beauté remarquable, « malgré que l'égarement de ses « regards annonçât le délire. Son « vêtement, quoiqu'en lambeaux, « portait encore les marques d'une « certaine élégance, et ses beaux « cheveux couvraient en partie « son sein meurtri par les ronces « et les épines. Elle portait dans « ses bras quelque chose soigneu- « sement enveloppée ; et si quel- « qu'un offrait de la débarrasser « de ce fardeau, elle donnait les « marques du plus violent cha- « grin.

« Lorsqu'elle entrait dans l'au- « berge, elle s'asseyait près du feu, « déposait avec soin ce qu'elle te-

« nait sur ses genoux ; pleurait « amèrement sur l'objet de son « attention , semblait lui prodi- « guer tout ce que la tendresse « inspire ; et changeant aussitôt « de pensée, elle chantait sur un « ton à-la-fois mélodieux et sau- « vage. Le laboureur, touché de « compassion, lui offrait souvent « l'aumône, qu'elle refusait avec « une sorte d'orgueil et de morti- « fication.

« Elle commandait le respect « par-tout où elle se présentait. « Une seule fois un être inhumain « lui adressa quelques mots gros- « siers, tandis qu'elle se chauffait « dans une maison ; et quoique la « nuit fût obscure et orageuse,

« elle sortit en lançant un regard « de mépris sur le barbare qui « avait insulté à sa misère.

« J'entendis si souvent parler « de cette fille du malheur, que je « désirai la voir, la consoler. Le « ciel exauça ma prière.

« J'arrivai tard un soir dans une « auberge; et tandis que je pre- « nais un repas solitaire, les ac- « cens d'une voix plaintive vin- « rent frapper mon oreille. Son « ton était si mélancolique, qu'il « pénétra mon cœur de tristesse, « et des larmes involontaires inon- « dèrent mon visage. Je demandai « au domestique d'où pouvaient « provenir ces sons, et sa réponse « ne me permit pas de douter que

« je n'eusse rencontré la femme « que je désirais voir. Il me con- « duisit à la cuisine où elle se « chauffait ; et lorsqu'elle eut « achevé ses stances, elle s'adressa « à l'objet qu'elle tenait dans ses « bras :

« Je te néglige, mon ange, » dit-elle. « Le cœur de ta mère est « plus cruel que la tempête. — « Personne ne te voit. — Personne « ne te reprochera ta naissance ! « Dieu est juste. Il punira tes pa- « rens ; mais toi, tu n'es pas cou- « pable ; tu seras placé au nombre « des bienheureux. — Ne crains « rien, mon fils, la neige ne tombe « plus, ta mère va te réchauffer. »

« Comment exprimer la sur-

« prise et l'horreur dont je fus « saisi, en la voyant découvrir le « visage d'un enfant mort, l'arro- « ser de ses larmes, lui prodiguer « les mêmes soins que s'il eût été « vivant. Tout-à-coup, comme si « elle eût entendu quelque bruit, « elle remit le voile sur la tête de « son enfant, et portant des re- « gards effrayés autour d'elle :

« On vient, » dit-elle. « C'est « mon père et ma mère. Ne crains « rien, Edmond ; nous nous ca- « cherons dans les ronces. — Hé- « las ! tu ne peux devenir plus « froid, mon pauvre enfant. Grand « dieu ! j'entends ma mère ; elle « va te tuer. »

« J'avais deviné, dès que je la

« vis, qui elle était. Je m'approchai « d'elle avec respect, et lui dis : « Consolez-vous, infortunée Mar- « tina, c'est un ami que vous « voyez.

« Elle me fixa un instant; ré- « péta : c'est un ami, ah Dieu ! et « tomba évanouie.

« Lorsqu'elle revint à la vie, sa « raison lui était rendue; le passé « se retraçant à sa mémoire, je « fus témoin d'une scène trop « cruelle pour la décrire. En quit- « tant votre maison, elle n'avait « point d'asile; elle parcourut un « espace considérable, sans trou- « ver de secours. Enfin des paysans « la reçurent chez eux. Ces bon- « nes gens, touchés de sa misère,

« lui prodiguèrent leurs soins. Ils « cherchèrent à savoir qui elle « était ; mais le sentiment de la « honte lui imposait le silence le « plus absolu. C'est dans cette « retraite qu'elle donna le jour au « fruit de son erreur. Lorsqu'elle « fut rétablie, elle s'aperçut que « les gens chez qui elle était se « privaient du nécessaire pour la « nourrir ; elle voulut les quitter. « Ils s'y opposèrent long-tems. Un « jour profitant de leur absence, « elle s'enfuit tenant son fils dans « ses bras. Depuis cet instant, « elle ignore tout ce qui lui est « arrivé. Sa mémoire ne lui rap- « pelle qu'une nuit extrêmement « froide, où elle fut obligée de « chercher dans des broussailles

« un abri contre la neige. Lorsque « le jour parut, son enfant était « glacé ; mais elle ne put se per- « suader qu'il n'existait plus ; et « le maître d'une auberge lui ayant « proposé de l'enterrer, elle ne « remit jamais le pied dans un « lieu où elle croyait qu'on vou- « lait lui ravir son fils.

« J'ordonnai que l'on prît tout « le soin possible de Martina. Je « fis venir d'Oxford un habile mé- « decin. Alors je me décidai à « partir pour Londres et à sonder « votre cœur ; l'infortune que vous « avez essuyée me donnant l'es- « poir de vous trouver disposé au « pardon envers votre malheu- « reuse fille. »

Tel fut le récit de Hayward. Le reste du voyage se passa dans le silence ; Francis était agité de mille craintes que lui suggérait le danger de sa fille : il n'espérait plus la conserver, mais il voulait la bénir.

En arrivant à l'auberge, ils rencontrèrent le médecin, ses yeux étaient remplis de larmes : il déclara n'avoir jamais vu de repentir plus sincère que celui de sa malade, à laquelle il craignait d'avoir rendu sa dernière visite.

« Je te remercie, divine Provi-« dence ! » s'écria le malheureux père : « je verrai encore ma fille. « Hélas ! c'est plus que je ne mé-

« rite ; mais ta clémence est in-
« finie. »

Il supplia Hayward de le conduire près de Martina. Le médecin l'engagea à ne pas différer cette entrevue. Elle ne pouvait ajouter au danger de la malade, qui soupirait ardemment après le pardon de son père.

Le bon docteur se chargea du soin d'introduire Francis, et le fit avec toute la douceur de l'humanité. Martina versa des larmes de joie, en apprenant l'arrivée de son père ; ses yeux se fixèrent sur la porte, son cœur s'élançait au-devant de l'auteur de ses jours.

Francis approcha du lit de sa

fille : le malheur avait détruit sa beauté. Cependant toute sa tendresse se ranima à la vue de son enfant : il l'embrassa en pleurant, s'assit auprès d'elle ; ses yeux ne pouvaient se détacher de cet objet chéri. Martina sembla se ranimer un instant, lorsque son père lui donna sa bénédiction. Elle ne pouvait parler, l'ange de la mort était prêt à terminer ses jours ; des convulsions affreuses la déchirèrent, cependant elle n'abandonnait pas la main de Francis. Le médecin voulut éloigner le malheureux père de cette scène douloureuse. En ce moment Martina faisant un dernier effort, souleva sa tête : « Maintenant, » dit-elle, « je puis mourir, mon père a par-

« donné. . . . . » En finissant ces mots, elle rendit le dernier soupir.

Hayward entraîna Francis hors de la chambre ; il donna des ordres pour conduire à Londres les restes de l'infortunée Martina ; et deux jours après, il suivit avec M. Dives ce triste cortége.

Pendant l'absence de Francis, un événement avait répandu la joie dans la maison de Godolphin, et réconcilié Saint-Léger avec le monde.

Tandis que Henry lisait avec Cécilia, Jane vint les interrompre par des transports qui allaient presque jusqu'à la folie. Elle était

suivie d'un nègre, qui conduisait par la main une charmante petite fille. Cet enfant, en apercevant Saint-Léger et sa femme, courut à eux en s'écriant avec un sourire : « Voilà papa, voilà maman. » Il serait impossible de décrire l'effet que produisit cette exclamation ; ceux qui ont des enfans, peuvent seuls le sentir.

Le nègre sautait de joie, en voyant les parens couvrir de baisers l'objet de leur tendresse et de leurs regrets.

« O bons maîtres ! O jour heu-
« reux pour Tombo ! Vous avez
« rendu Tombo à sa mère. Pauvre
« Barbara est morte. Son fils vous

« ramène votre enfant. O jour « heureux pour Tombo ! »

Et il se remit à danser.

Tombo était le nègre que Saint-Léger avait acheté pour placer près de sa mère, qui soignait sa maison à la Jamaïque. Le jour du désastre qui avait englouti les amis de Saint-Léger, Tombo était allé promener l'enfant ; il prévit, en examinant le ciel, qu'un ouragan était prêt d'éclater : aussitôt il dirige ses pas vers un rocher qui lui était connu, et s'enfonçant dans un creux, il y demeura avec la petite fille, jusqu'à ce que la tempête fût dissipée. Lorsqu'il sortit de sa retraite, il ne vit qu'un désert autour de lui ; amis, pa-

rens, tout avait disparu. Le pauvre Tombo et l'innocente créature qu'il avait sauvée, étaient prêts à mourir de faim. Mais la reconnaissance anima son courage, il traversa les décombres, portant l'enfant dans ses bras; et la Providence secondant ses desirs, il gagna les plantations qui n'avaient point souffert. Là il travailla pour son existence, et celle de sa petite protégée. Il eut enfin le bonheur de rencontrer un capitaine de navire qui avait connu Harleford et Saint-Léger. Tombo lui fit un récit si touchant, que le capitaine promit de lui donner passage, lorsqu'il retournerait en Angleterre. Fidèle à sa parole, ce brave homme l'avait amené à Londres,

après une traversée longue et pénible, et lui avait même donné quelque argent pour le faire vivre jusqu'à ce qu'il ait retrouvé son maître. Cependant cet argent était dépensé ; et Saint-Léger, à cette époque, n'étant connu que sous le nom de Marlow, Tombo ne savait plus ce qu'il allait devenir, quand le hasard lui fit rencontrer Jane Wildfire.

Cette scène de joie fut troublée par l'arrivée du convoi funèbre. Les cendres de Martina furent déposées dans la tombe ; et les amis de Francis lui prodiguèrent toutes les consolations dont son ame blessée était susceptible.

CHAPITRE XI *et dernier.*

SAINT-LÉGER donna quelques jours à l'amitié. Consoler M. Dives était impossible ; la perte de sa fille, son histoire malheureuse, étaient sans cesse présentes à l'imagination de ce père affligé. Louisa et son époux n'épargnèrent aucuns soins pour distraire sa douleur ; mais son cœur oppressé ne pouvait recevoir de soulagement.

Peter Hayward était resté à Londres ; et quoiqu'il eût refusé un appartement chez M. Godolphin, il y passait une partie de la jour-

née. Un soir que Saint-Léger était seul, il lui annonça que le moment était venu d'éclaircir tout le mystère de sa conduite.

« Vous avez souvent remarqué
« une extrême ressemblance entre
« votre ami Ruddiman et moi.
« Pour vous expliquer mon secret
« sans autre préambule, apprenez
« que Peter Hayward et Ruddiman
« ne sont qu'une même personne.»

Saint-Léger le fixa avec surprise; cependant son étonnement cessa lorsque Hayward, ôtant le bandeau qu'il portait sur un œil, et l'énorme perruque qui lui couvrait la tête, il reconnut le visage respectable d'Eustache Ruddiman.

« Fils d'Amélia, » dit le vieillard, « je ne me cacherai pas davantage. J'ai eu long-tems des « raisons pour adopter ce déguisement ; mais hélas ! la cause « n'en existe plus. Je fus autrefois « prêt à devenir l'époux de votre « mère : je la conduisis jusqu'aux « marches de l'autel ; et là, l'honneur me fit un devoir de la cé- « der à un autre, — à votre père « Henry ! Mon courage succomba « à cette épreuve : je résolus de « fuir mon pays.

« Pendant que je voyageais, ma « sœur qui seule savait où j'étais, « mourut en me laissant son bien. « J'étais riche au-delà de mes sou- « haits et de mes besoins.

« Accoutumé à l'activité, je « passais des jours malheureux, « lorsque je m'arrêtais quelque « part. Je me formai bientôt une « occupation : j'avais négligé l'é- « tude dans ma jeunesse ; je réso- « lus de m'appliquer à la lecture, « et je trouvai dans mes livres « une source de consolations que « je n'osais espérer.

« Cependant le souvenir d'A- « mélia était gravé dans mon cœur, « j'aurais donné mes jours pour « assurer son bonheur ; mais je ne « voulais point la voir, je n'aurais « pu le supporter.

« Le nom de Ruddiman me rap- « pelait trop mes chagrins ; vivre « inconnu était ma plus grande

« ambition : j'adoptai celui de Pe-
« ter Hayward, avec le déguise-
« ment que je viens de quitter,
« et qui me rendait méconnais-
« sable au petit nombre d'amis
« que j'avais. Par ce moyen, je
« crus pouvoir revenir en Angle-
« terre. A mon retour, j'appris
« la mort de votre père, et la
« triste position d'Amélia. Oh !
« combien j'éprouvai de chagrin
« à ce récit ! La délicatesse m'em-
« pêchait d'adresser directement
« des secours à la femme que j'i-
« dolâtrais.

« Je me rappelai que son père
« avait été arrêté autrefois, pour
« avoir obligé le lieutenant As-
« garth. Sous le nom de cet offi-

« cier, j'écrivis une lettre à votre « mère, en lui envoyant la somme « nécessaire pour l'établissement « qu'elle désirait former.

« Depuis cette époque, je veillai « constamment sur elle. Je me « serais estimé trop heureux de « pouvoir lui faire accepter une « portion de ma fortune ; mais je « savais que cette offre blesserait « ses principes, et que devoir des « obligations, même à un ami, « empoisonnerait son existence.

« J'avais des correspondans par « lesquels je connaissais toutes ses « démarches. J'appris votre résidence chez M. Dives ; comme « fils d'Amélia, je m'intéressais « vivement à vous. Lorsque je

« vous rencontrai dans une mai-
« son où des affaires m'avaient
« appelé, je crus voir en vous un
« fils : votre conduite excita mon
« estime. O Henry ! de quelle dou-
« leur mon cœur eût été pénétré,
« si j'avais soupçonné que la mi-
« sère était votre partage. — Je
« vous cherchai avec la plus ten-
« dre sollicitude, après votre fuite
« de chez M. Dives. Toutes mes
« perquisitions furent sans effet :
« le nom de Marlow que vous
« aviez adopté, me dérobait les
« traces de vos pas.

« Enfin, après avoir erré long-
« tems de ville en ville, et ré-
« pandu autant de bien qu'il était
« en mon pouvoir, j'appris la ma-

« ladie de votre mère ; je m'em-
« pressai de lui porter les con-
« solations de l'amitié. Sa seule
« inquiétude, au moment de mou-
« rir, était pour un fils chéri. Je
« jurai de servir de père à son
« enfant ; et à ma sollicitation,
« elle traça l'écrit qui me donne
« les droits d'un parent sur vos
« actions futures. Je la vis des-
« cendre au tombeau, et fis ériger
« le simple monument qui retrace
« ses vertus. Souvent, lorsque
« tout sommeille dans l'univers,
« je me prosterne sur la terre qui
« couvre ses cendres, et je rends
« hommage à sa mémoire chérie.

« M. Godolphin, auquel j'a-
« vais confié sous le secret mon

« véritable nom, m'apprit votre « infortune, et l'obstination avec « laquelle vous refusiez toute as- « sistance. Heureux de vous avoir « enfin retrouvé, je m'empressai « d'aller vous voir, et de faire « usage de mon autorité.

« Maintenant, Henry, je vous « établis mon intendant, ne re- « doutez pas de passer une vie « inactive ; celui qui emploie « son tems à faire du bien a peu « de momens de loisir. Chargez- « vous du soin que je vous confie. « Soyez le soutien des infortunés. « Qui pourrait mieux exercer ce « devoir sacré, que celui qui a « connu le malheur ? »

Saint-Léger ne trouva point

d'expressions pour témoigner sa reconnaissance au protecteur de sa mère chérie. Il tomba aux genoux du vertueux Ruddiman, qui lut la gratitude de Henry dans ses regards attendris.

Briarly se détermina à retourner dans sa ferme, assurant sa petite-fille qu'il viendrait souvent la visiter. Le malheureux Francis désirait l'accompagner. Les chagrins avaient ulcéré son cœur, la solitude lui paraissait un abri convenable à sa douleur.

Saint-Léger essaya inutilement de détourner sa résolution. Francis reçut comme une faveur l'invitation de Briarly, et jamais il n'abandonna sa retraite. Ses amis

qui le visitaient quelquefois, le trouvèrent calme, mais toujours occupé de souvenirs affligeans ; il avait été ami ingrat, amant perfide, mauvais père. Toutes les affections de son cœur s'étaient détruites par l'amour de l'argent. Autrefois riche sans bonheur, maintenant il était pauvre sans consolations.

Henry et Cécilia commencèrent un nouveau genre de vie ; Ruddiman enseignait à son ami l'art de former des spéculations avantageuses. Le commerce, si méprisé dans quelques parties du globe, a contribué à rendre l'Angleterre l'envie des autres nations. Là, celui qui exerce cette honorable

profession, inspire le respect et l'estime de tous ses concitoyens.

Tibulle Godolphin fit honneur au barreau. Il vécut heureux avec Louisa, et quoiqu'ils n'eussent point d'enfans, ils conservèrent l'un pour l'autre le plus tendre attachement.

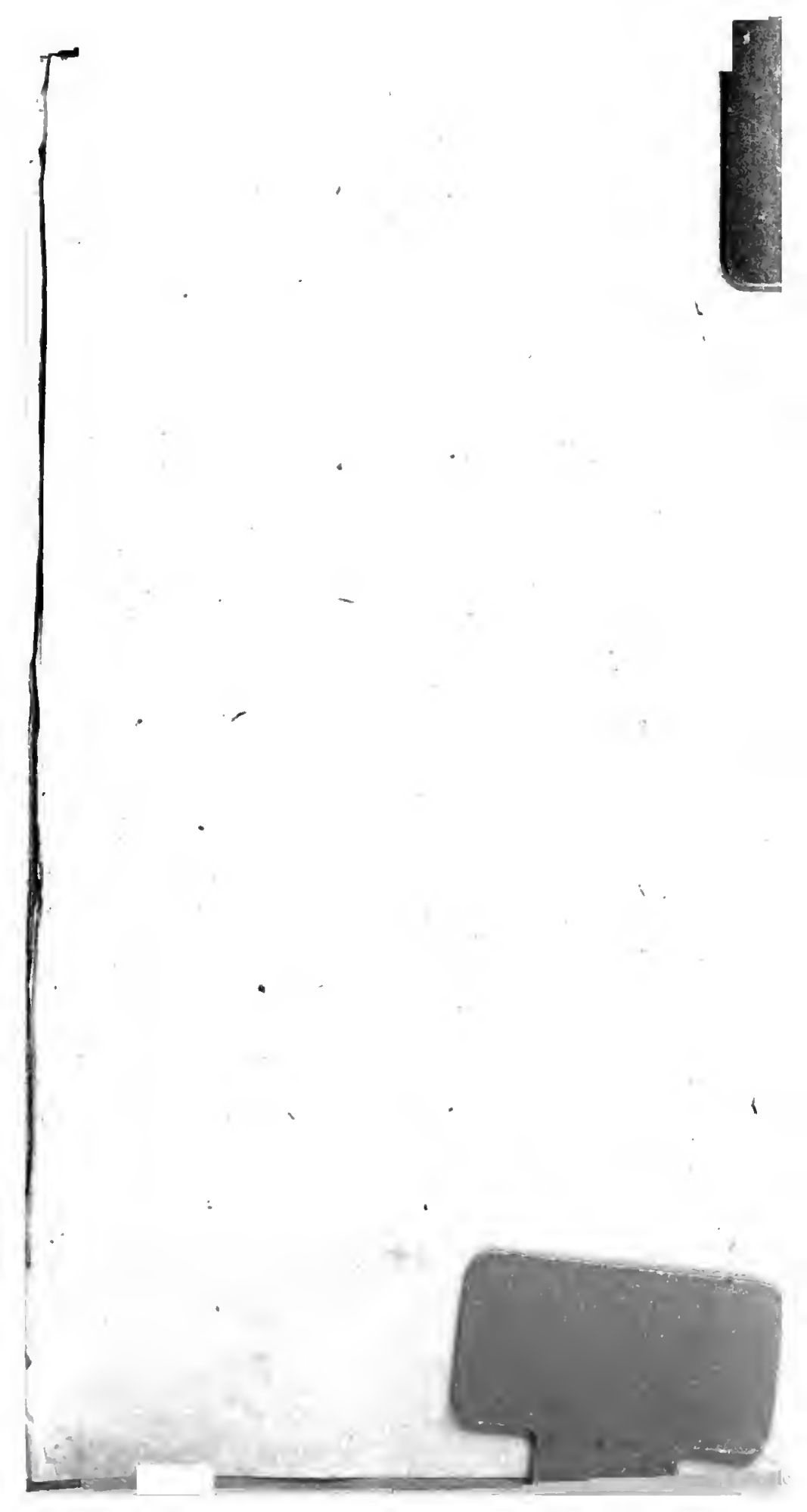
Mistriss Dives, malgré sa cruauté envers sa fille, ne put s'empêcher de la pleurer ; le souvenir de Martina fut son tourment, et elle mourut accablée du mépris que sa conduite méritait.

Ruddiman passa le reste de ses jours avec Saint-Léger et Cécilia ; il s'attacha tendrement à l'aimable

enfant que Tombo avait préservé de la mort.

Ce nègre fidèle, ainsi que la bonne Jane Wildfire, ne cessèrent de donner à leurs maîtres des preuves de leur reconnaissance.

« Couple vertueux ! » s'écriait le vénérable Ruddiman, en offrant Saint-Léger et Cécilia pour exemple à ses amis : « Imitez leur « conduite ; que le bonheur conjugal soit l'objet de votre ambition. Avec ce trésor inépuisable, le pauvre sera toujours « riche ; le riche ne deviendra « jamais pauvre. »

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

584509 SBN